



ENTREVOUS

REVUE D'ARTS LITTÉRAIRES

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LAVAL
ISSN 2371-1590 (LAVAL, EN LIGNE)
ISBN PDF 978-2-924361-15-3

YVES BOISVERT

Il ne fait pas toujours beau temps
j'ouvre alors ma plus grande porte
et tu envahis l'espace

9



ENTREVOUS

REVUE D'ARTS LITTÉRAIRES

UN ENTREVOUS EST
UNE CONSTRUCTION
ENTRE DEUX SOLIVES
PAR ANALOGIE
UNE OEUVRE INTER
OU MULTIDISCIPLINAIRE

SOLIVE 1
UN AUTEUR

SOLIVE 2
UN AUTEUR
OU UN ARTISTE

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LAVAL • ENTREVOUS

2084, rue Favreau, Laval, Québec, Canada H7T 1V1
514 336-2938 – sll@entrevous.ca – www.entrevous.ca

éditrice

Société littéraire de Laval

directrice artistique et codirectrice littéraire

Danielle Shelton

codirectrices littéraires

Diane Landry et Leslie Piché

présidente du conseil d'administration

Lise Chevrier

correctrices d'épreuves

Marcelle Bisailon, Danielle Bleau, Jeannine Lalonde

infographie

La cigale et la fourmi

extrait poétique de la couverture

Yves Boisvert, extrait de son poème *Le retour*, section I – *Poèmes sauvés du monde*, dans le recueil *Poèmes de l'Avenir* paru aux Écrits des Forges en 2007.

La Société littéraire de Laval remercie les auteurs, Ville de Laval, les organismes partenaires, les commanditaires et toutes les personnes qui ont généreusement apporté leur contribution à ce numéro.

La Société littéraire de Laval est membre du Conseil régional de la culture de Laval (CRCL) et du Regroupement d'organismes culturels et d'artistes lavallois (ROCAL).

La revue d'arts littéraires ENTREVOUS est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP). Elle fait partie des collections de revues savantes et culturelles diffusées dans la francophonie par Érudit, un consortium de l'Université de Montréal. Son format PDF est déposé à l'Entrepôt numérique ANEL-De Marque à des fins de commercialisation et de promotion.

La Société littéraire de Laval préconise l'utilisation des mots rectifiés selon la nouvelle orthographe du français, liste fournie par l'Office de la langue française du Québec et adoptée par le correcteur Antidote. Le lecteur ne s'étonnera donc pas, par exemple, de la disparition d'un accent circonflexe ou d'un trait d'union familial, ou encore du remplacement d'un double « L » par un accent grave. Il ne verra pas non plus de faute lorsqu'il rencontrera l'ancienne orthographe, notamment dans les citations de textes déjà parus.

© Société littéraire de Laval – Entrevous

reproduction interdite sans autorisation des auteurs titulaires des droits

Dépôt légal – février 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec – Bibliothèque et Archives Canada

ISSN 2371-1590 (Laval. En ligne) – ISBN PDF 978-2-924361-15-3

rechercheurs, consultants, lecteurs, animateurs, rédacteurs des articles
et des textes d'accompagnement, artistes, photographes, infographes...

TOUS LES ARTICLES

DANIELLE SHELTON • pages 01-64

SECTION / LABORATOIRE DE CRÉATION TROC-PAROLLES

SOUS-SECTION / LABOCLIC

MEB • BÉATRICE PICARD • PHILIPPE PRUD'HOMME • SUZANNE ST-HILAIRE • pages 08-15

SOUS-SECTION / MOTS SUR IMAGE

FRANCE BONNEAU • DIANE LANDRY • MONIQUE PAGÉ • SUZANNE ST-HILAIRE • pages 16-19

SECTION / MARCHÉ DES MOTS

VICKY SABOURIN • GUY L'HEUREUX • pages 20-23

SECTION / INTERPRÉTATION VS INTENTION

DIANE LANDRY • pages 24-26

SECTION / RENDEZ-VOUS AVEC...

YVON RIVARD • pages 28-31

SECTION / LIEUX DE MÉMOIRE LITTÉRAIRE

PHILIPPE GÉLINAS • LISE ROY • pages 32-33

SECTION / LA LITTÉRATURE EST PARTOUT

SOUS-SECTION / CONCERT

STEVE MARCOUX • page 36

MARIE-PIERRE ROLLAND • pages 37-38

CHARLES MARTIN • MARIO BORGES • pages 39-47

SOUS-SECTION / CINÉMA

DANIÈLE PANNETON • DIANE LANDRY • pages 48-49

SOUS-SECTION / THÉÂTRE

SOPHIE FAUCHER • pages 50-51

PIERRE YVES LEMIEUX • MARCELLE BISAILLON • ROBERT PETIT • pages 52-54

MARIE ANNE ARRAGON • LILOU MECHALY • MARIE-SŒURETTE MATHIEU • page 55

MARTINE CHOMIENNE • NICOLAS GENDRON • pages 56-57

SOUS-SECTION / DANSE

MADELEINE LESSARD • page 58

MARTINE CHOMIENNE • ALEXANDRE CARLOS • page 59

LIMINAIRE

- DANIELLE SHELTON – *Envahir l'espace* 06

LABORATOIRE DE CRÉATION LITTÉRAIRE TROC-PAROLLES

- LABOCLIC : CAVIARDAGE POÉTIQUE D'UN ROMAN
 - MEB, DANIELLE SHELTON, LESLIE PICHÉ, MARTINE CHOMIENNE, MARIE DUPUIS, SIMON MILLAIRE, MONIQUE LECLERC JOACHIM, MAXIANNE BERGER, ISA, FRANÇOISE CLOUTIER, FRÉDÉRIQUE PÉLOQUIN-CHAMBERLAND, LOUISE SIGOUIN, SUZANNE ST-HILAIRE – *Angéline et le Survenant* 09
- MOTS SUR IMAGE : HISTOIRES CHAUSSÉES
 - FRANCE BONNEAU – *Un alphabet aux pieds* 16
 - DIANE LANDRY – *Étalement urbain* 17
 - MONIQUE PAGÉ – *En douce* 18

MARCHÉ DES MOTS

- ÉLISABETH RECURT – *Piquer/ carder/ brosser/ émailler/ feutrer/ pétrir/ mouler/ couler/ texturer* : dans l'atelier de Vicky Sabourin 20

INTERPRÉTATION VS INTENTION

- FRANCE BONNEAU – *Qu'importe* 25
- LOUISE ARSENAULT, MONIQUE PAGÉ, MARIE-SŒURETTE MATHIEU, DANIELE PANNETON, AIMÉE DANDOIS – *Interprétations et intention du poème de FRANCE BONNEAU : Qu'importe* 26

RENDEZ-VOUS AVEC...

- André Pronovost, lauréat du Prix CALQ œuvre de l'année à Laval 2018 28
- ANDRÉ PRONOVOST – *Visions de Sharron*, chapitre 1 30

LIEUX DE MÉMOIRE LITTÉRAIRE

- *Chansons démodées de la Nouvelle-France* 32

LA LITTÉRATURE EST PARTOUT

- LA LITTÉRATURE AU CONCERT
 - PIANO + VIDÉO = POÉSIE : Jean-Michel Blais, Martin Lizotte, Roman Zavada 36
 - La poésie de la SLL aux concerts de l'OSL
 - MONIQUE LECLERC JOACHIM – *Le bailloir de Séville*, pour le concert *Impression d'Espagne* 38
 - LOUISE PAQUETTE, DANIELLE SHELTON – *Festin impromptu*, pour le concert *Festin musical* 39
 - Conte musical lavallois pour Halloween 40
 - ISABELLE DORÉ – *De vie à trépas*, paroles sur la musique d'*Une nuit sur le mont Chauve* 43
 - AMÉLIE PINEAULT – *Laval frissonnant*, extrait du conte 46
 - AMÉLIE PINEAULT – *Sopor et le chant des filles bleues*, extrait de *Louves* 47
- LA LITTÉRATURE AU CINÉMA
 - Yves Boisvert : *vrai et faux* – *Sinan : rêve et réalité* 48
- LA LITTÉRATURE AU THÉÂTRE
 - *Frida, Candide, Sol, l'Hôtel Chrysanthème et le chanteur de Mexico* 50
 - ROBERT PETIT – *Presque* 54
- POÉSIE CHORÉGRAPHIQUE
 - *Les mécaniques nocturnes et la rose de Jericho* 58
- SUPPLÉMENT À L'ARTICLE Yves Boisvert : *vrai et faux*
 - DANIELE PANNETON – *Malgré tout, aimez-moi* 61

À chaque numéro, j'attends l'inspiration pour écrire mon liminaire. Je ne force rien, je guette l'évènement déclencheur. Vous avez lu cela déjà : ainsi commençait mon liminaire du numéro 08. Eh bien ! cela a recommencé de la même façon.

Lecture à 8 h 15 d'un courriel expédié à 5 h 39.

Le site atuvu.ca me propose de voir vendredi après-midi le film *Le poirier sauvage*. En ce dimanche matin, il fait tempête hivernale, grand froid. Derrière mon écran, ce n'est pas sur un poirier mais sur un pommier que tombe la neige et, vraiment ! ma cinématographie personnelle est poésie. Je ne suis pas la seule à vivre semblable émotion, je reçois à l'instant – il est 11 h 09 – un courriel de Monique Pagé qui m'offre ce haïku :

*froid mordant
la tempête rugit
à l'intérieur le calme*

Plus tôt, je savourais bagel, marmelade maison et capuccino, pendant que RDI recommandait de demeurer chez soi avec un livre. Pourquoi pas une revue en production ? Tout s'aligne, me semble-t-il, pour que je puisse compléter ce numéro avant la nuit. Hier, il ne manquait plus que deux pages et le poème de la couverture. Je renonce à puiser dans le matériel promis au numéro de juin, pour me tourner avec assurance vers le grand écran et intégrer à la table des matières une sous-section de « La littérature est partout » : « La littérature au cinéma ». Une page pour *Le Poirier sauvage*, dont la bande-annonce trouvée sur Internet est en soi une leçon de littérature, et l'autre page pour un film vu en novembre en compagnie de la comédienne et amie Danièle Panneton, et dont le titre, *À tous ceux qui ne me lisent pas*, colle parfaitement au personnage central du scénario, un Yves Boisvert en partie réel, en partie fictif.

Et je me lève, me dirige vers ma bibliothèque, tends la main sur le rayon de la lettre B, pour revenir à mon bureau avec *Poèmes de l'avenir*, un recueil de ce poète né en 1950 dans un village du Centre-du-Québec nommé L'Avenir, et disparu en 2012 après avoir publié trente-cinq livres dont *Cultures périphériques* qui comprend *Les Chaouins : paysage d'une mentalité*, *La Pensée niaiseuse ou les aventures du Comte d'Hydro* et *Mélanie Saint-Laurent*. Si le film donne une idée de l'extraordinaire processus de création de cette œuvre majeure de la littérature québécoise, « passer au travers » du triptyque est une aventure marquante.

Cela dit, je retourne à mon recueil dont les poèmes sont ordonnancés en trois sections : « Poèmes sauvés du monde », « Poèmes sauvés de la colère », « Poèmes sauvés de l'amour. » À la première page, ils sont là, les trois vers

« sauvés du monde » qu’attend ma couverture : *Il ne fait pas toujours beau temps/ j’ouvre alors ma plus grande porte/ et tu envahis l’espace*. Comme si la revue s’adressait à moi, à vous, auteur ou lecteur. Et là, je me souviens qu’André-Guy Robert – qui avait fait paraître un récit autobiographique fort touchant dans le numéro 08 – m’avait proposé une citation de Colum McCann¹ qui pourrait servir dans un liminaire d’ENTREVOUS : « *Tu ne parles pas “pour” les gens, mais “avec” eux.* » **Il est maintenant 14 h 47.**

¹ *Lettres à un jeune auteur*, Belfond, 2018, p. 33.

Sommaire du contenu de ce numéro

Troc-paroles • C’est le nom du laboratoire de créativité de la Société littéraire de Laval où sont expérimentées diverses contraintes littéraires. Pour ce numéro, les nombreux participants ont joué à découvrir par caviardage des poèmes cachés dans les pages d’un roman et à répondre à un appel à contributions virtuelles illustrées sur le thème des chaussures.

Marché des mots • Cette section est ouverte aux contributions spontanées qui amalgament les mots et au moins une image. La proposition retenue est celle de l’auteure Élisabeth Recurt, qui visite l’artiste performeuse Vicky Sabourin.

Interprétation vs Intention • Un nouveau poème inédit de France Bonneau a été mis au jeu et cinq participantes l’interprètent avec leur propre sensibilité, en prose ou en poésie, puis son auteure en révèle les clés de lecture au plus près de son intention.

Rendez-vous avec... • C’est une incursion dans les œuvres fictionnelles et autobiographiques de l’auteur André Pronovost, avec en prime le premier chapitre inédit de la suite du récit pour lequel il a reçu en 2018 le prix CALQ œuvre de l’année à Laval.

Lieux de mémoire • Dans un esprit anthropologique, on assimile un recueil de chansons de la Nouvelle-France et un concert d’instruments anciens à une visite de musée patrimonial.

La littérature est partout • Cette section traque le littéraire en concert, au cinéma, au théâtre et en danse contemporaine.

La publication de ce numéro 09 du périodique ENTREVOUS est possible grâce à une subvention de contrepartie du Conseil des arts et des lettres du Québec, dans le cadre du programme Mécénat Placements Culture. En 2013, la Société littéraire de Laval avait recueilli des dons destinés à assurer la pérennité de sa revue littéraire. Depuis, 80 % de la contribution du CALQ et des intérêts ont été prélevés. Conformément à l’entente, le solde du capital demeure en dépôt. Merci aux donateurs, auteurs, reporters et bénévoles associés à la production de cette revue d’arts littéraires.

Laboratoire de création littéraire Troc-paroles

Pour ce numéro, deux types de contraintes littéraires créatrices ont été proposés aux participants :

- 1/2 une technique oulipienne expérimentée en groupe au LaboClic¹
- 2/2 un thème imposé pour l'appel à contributions Mots sur image.

¹ Ce LaboClic était inscrit dans la programmation officielle des Journées de la Culture.



*extrait du site Web
journéesdelaculture.qc.ca*

« Initiées et orchestrées par Culture pour tous, les Journées de la culture sont trois jours d'activités gratuites et ouvertes à tous qui favorisent un plus grand accès de la population aux arts et à la culture. Tel que décrété par l'Assemblée nationale, l'évènement se déroule chaque année le dernier vendredi de septembre et les deux jours suivants, partout au Québec.

La programmation propose une incursion interactive dans les processus de création et les savoir-faire. Les milliers d'activités qui la composent sont organisées par des artistes professionnels, artisans et travailleurs culturels, gens d'affaires, enseignants et travailleurs communautaires, municipaux ou gouvernementaux.

En 2018, les Journées ont mis les MOTS à l'honneur ! Par leur couleur, leur histoire, leur sens, leur sonorité, les mots nous font rêver, nous définissent et nous unissent. Ils sont le miroir de toutes les cultures, ils font notre culture. Les mots qu'on dit et qu'on écrit, qu'on rature ou qu'on calligraphie, les mots qu'on slame et ceux qu'on crie, qui nous emportent, les mots qu'on brode, ceux que l'on chante, qui nous émeuvent et nous empoétisent, les mots que l'on chuchote, ceux qu'on partage et qu'on apprend, aux autres ou à soi-même. »

1/2 LaboClic : caviardage poétique du roman *Le Survenant*

La Société littéraire a commencé par célébrer les Journées de la culture 2018 avec trois activités en amont, préparatoires à une fête chez sa marraine, la comédienne **Béatrice Picard**.

Le thème, « Angéline et le Survenant », trouve sa justification dans le rôle d'Angéline Desmarais, joué à la télévision de Radio-Canada par Madame Picard de 1954 à 1960. De plus, l'atelier de création littéraire s'est voulu un hommage à l'auteure de ce classique de la littérature québécoise qu'est le roman *Le Survenant* : Germaine Guèvremont, décédée en 1968 ; comme une des bibliothèques de Laval porte son nom, il a semblé à propos d'y convier les participants à ce Laboratoire **Troc-paroles**. Outre l'atelier en bibliothèque, on a proposé deux autres occasions de s'inspirer d'une page du roman qui mentionne Angéline pour écrire un poème : un appel à contributions virtuelles et une porte ouverte chez la DG de l'organisme, à Montréal. Résultat : douze poèmes obtenus par caviardage dudit roman (pages 11 à 13).



BÉATRICE PICARD : L'ANGÉLINE DU SURVENANT

Béatrice Picard en 1956,
dans un épisode du téléroman
Le Survenant, à Radio-Canada.
Elle y joue aux côtés de Jean Coutu,
« le grand dieu des routes
qui s'arrête au Chenal du Moine »,
dans les îles de Sorel.

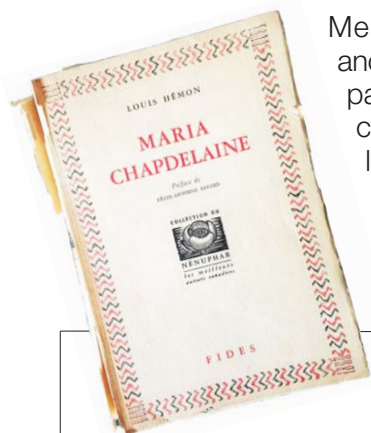
Le samedi 29 septembre 2018, au cœur des Journées de la culture, Béatrice Picard a reçu chez elle une trentaine de convives : des élus, des membres de la Société littéraire, dont plusieurs auteurs. Après le brunch préparé par Marie Anne Arragon, l'hôtesse, accompagnée au piano par Philippe Prud'homme, a fait la lecture d'extraits du roman *Le Survenant* de Germaine Guèvremont, en alternance avec la lecture des douze poèmes découverts dans la prose de ce livre.

Quel a été le processus de création de ces poèmes ?

Il s'agit d'un procédé de caviardage qui a détourné, à la manière oulipienne, cette définition du dictionnaire : « supprimer en biffant à l'encre noire les passages d'un écrit interdits par la censure ».

LA MARIA CHAPDELAINÉ DE MEB

Pour ce projet, la Société littéraire a eu recours à l'expertise de **Meb** (Marie-Ève Bouchard), une auteure qui aime jouer avec les contraintes littéraires créatives. En 2017, elle a réussi l'exploit de publier un caviardage de *Maria Chapdelaine*, le célèbre roman de Louis Hémon. Son recueil s'intitule *Aria de laine*, ce qui constitue en soi une première poésie par soustraction de lettres du titre original.



Meb a déniché dans une librairie d'occasion cette ancienne édition du roman. Elle s'est fabriqué un passe-partout de carton, puis elle a promené cette fenêtre carrée de deux pouces dans chacune des pages du livre, à la recherche de mots épars dans lesquels sa sensibilité voyait un vers après caviardage des mots non sélectionnés. De plus, elle s'est imposé une contrainte temporelle : chaque jour une page, recto et verso.

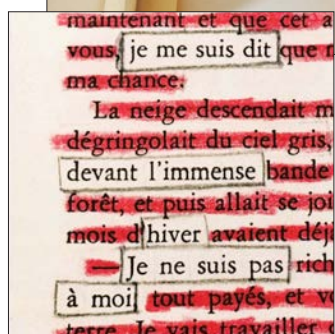
Meb a découpé à l'*exacto* tous ses carrés caviardés en ayant soin de ne pas détruire ce qui restait du livre. Elle a ensuite épinglé ses caviardages au mur et les a déplacés de manière à ce que les vers s'enchainent en une suite de poèmes.



Meb a trouvé un éditeur, Moul, une jeune maison qui a reproduit pour la couverture le graphisme de l'édition 1946 de Fides¹. À l'intérieur, 160 carrés caviardés en rouge vif composent 20 poèmes.



Le premier tirage de 450 exemplaires est quasiment épuisé : un succès à l'image de celui de l'atelier qu'elle a animé pour la Société littéraire. Les participants ont été unanimes : caviarder est *addictif*, plus que faire des mots croisés.



CAVIARDAGE ET LIVRE AMPUTÉ

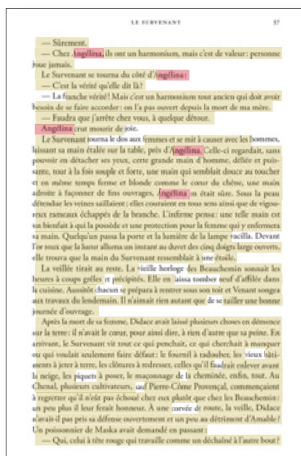
¹ Le roman a d'abord paru en feuilleton en 1914, dans *Le Temps*, un quotidien parisien. L'œuvre est tombée dans le domaine public 50 ans après la mort de son auteur en 1913.

un prochain soir de bonne veillée
elle finira
par se laisser apprivoiser
pour une noce

l'ordre des choses
se mirait en elle

le temps s'effiloçait

aimer
n'avait rien
de redoutable



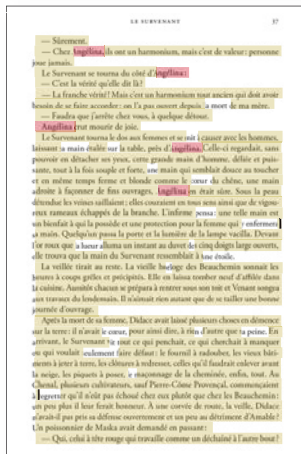
PAGE 37 • MAXIANNE BERGER

la joie
tourna le dos aux hommes

vacilla
devant une vieille horloge

et laissa tomber
chacun des vieux

au piquet
de sa corvée



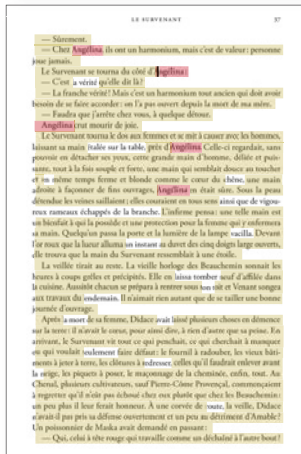
PAGE 37 • MAXIANNE BERGER

la mort
mit sa main sur un cœur

pensa y enfermer
la lueur d'une étoile

or
le cœur en sa peine

vit seulement
le regret



PAGE 37 • ISA

la vérité étalée sur la table en chêne
ainsi que de vigoureux rameaux échappés
de la branche

vacilla un instant
laissa tomber son lendemain

la mort avait seulement redressé la route



SUZANNE ST-HILAIRE a lu le roman de Germaine Guèvremont et elle a fait preuve d'initiative en proposant à la revue, non pas un caviardage poétique, mais une installation thématique. Ce faisant, elle a lié le roman objet de la contrainte oulipienne de l'activité du LaboClic au thème de l'activité Mots sur image, les chaussures (pages 16 à 19). Nous avons recherché dans le roman les deux citations d'où elle a tiré les mots inscrits sur les formes en bois, d'un côté de la vieille machine à écrire, celle du Survenant, de l'autre, celle d'Angéline.

« Depuis le dimanche précédent, le Survenant ne parlait que de cirques et d'amusements. Mécontent d'un tel acharnement à faire miroiter, aux yeux des gens du Chenal du Moine, des plaisirs qu'il jugeait superflus, Pierre-Côme Provençal le lui avait reproché :

— T'es donc ben riche, **Grand-dieu-des-routes**, pour toujours chercher à dépenser de l'argent ? »
chapitre XV

« Quand elle parla de nouveau du Survenant, ce fut comme d'un être qui vient de passer de vie à trépas :

— Il avait ses défauts, j'en conviens. Il fêtait parfois. Et s'il éprouvait pas plus de sentiment pour moi, il est pas à blâmer. J'ai pas su le tour de me faire aimer. On marchait point du même pas tous les deux. Seulement... seulement... je veux lui donner son dû : **il m'a jamais appelée boiteuse**. »
chapitre XVII

2/2 Mots sur image : histoires chaussées

Dans le numéro précédent de la revue ENTREVOUS, un article avait paru au sujet d'une pièce jeune public présentée au Festival Petits Bonheurs par Sara Marchand, boursière de la Fondation de soutien aux arts de Laval et du Conseil des arts et des lettres du Québec. Le titre : *Récit d'une chaussure*. De plusieurs chaussures, dans les faits, dont celles de la regrettée femme de lettres lavalloise Anne-Marie Alonzo.

Dans la foulée, un appel à contributions virtuelles a été lancé : prendre une photographie ou faire un dessin de chaussures et s'en inspirer pour écrire un bref texte en prose. Trois propositions ont été retenues; cependant, l'appel à contributions demeure ouvert (page 60).

France Bonneau

Un alphabet aux pieds

J'automatise l'alphabet. On ne sait jamais quel mot, quelle phrase, quelle prophétie nous attend au détour du vivant.

Des soucis en pagaille, des délices en boîtes, des appels au secours, des trous de mémoire ?

Un rien qui s'allonge sur la terre en devenir, un sacre du printemps, un hiver en latence, une haute palissade, une chaudière de frissons, un pavé coloré, des chaussures fortes ?

Tiens ! je les vénère et les salue celles-là.

Je leur dois chacun de mes pas, mes rêves et le paiement quotidien de mes peines.

Je leur dois mes joies ancrées en terre d'ici et livrées aux confins de l'univers.





Diane Landry

Étalement urbain

Le vestibule de ma maison :
une zone d'enjambement de chaussures.

Certaines sont là depuis longtemps, oubliées, couchées sur le flanc à la place où leur propriétaire les a lancées après s'être déchaussé en vitesse.

Il y a les souliers sport, ceux pour aller travailler, les bottes de pluie, les savates pour la détente, les sandales confortables, les pantoufles offertes par la marraine à Noël, les mocassins de toile, les espadrilles à crampons pour le soccer, les godasses qu'on ne lace pas et celles aux contreforts écrasés ... c'est la mode.

Et puis, dans un coin féroce protégé de l'envahisseur, mes chaussures. À moi.

Un jour, je pourrai m'étaler à ma guise. Fiston finira par quitter le nid. Il a vingt-sept ans, après tout.

Peu à peu un rituel avait pris place entre nous. Chaque après-midi au retour du travail, alors qu'il tremblait encore des frustrations ou des problèmes à régler, il enfilait ses souliers de course sans dire un mot. Et partait.

Désireux de retrouver un certain contrôle de lui-même ou de sa vie, il courait. Plus il courait, plus il en avait besoin.

Il s'évadait. Seul comme le grand qu'il était. Il se pelait des heures arides, puis revenait une heure plus tard liquéfier ses tensions sous la douche.

Je préparais le repas du soir que nous partagions en écoutant la radio et en commentant les actualités. Après la vaisselle, je montais à mon atelier en prenant soin d'emporter une musique, son chandail élimé ou sa tasse préférée, parfois une colère. Tout ce qui partageait son intimité, je le peignais. Et plus je peignais, plus j'en avais besoin.

Je m'évadais, satisfaite de retrouver sur une toile les preuves de mon existence à ses côtés.

Puis un jour de printemps qu'il partait courir, j'ai commencé à avoir hâte de revoir ses chaussures. Pour observer les menues transformations du cuir et des renforts, les traces laissées par les frottements prévisibles ou non sur la route. Sous mon pinceau, tout cela se révélait fascinant.

Quelque chose entre nous filait en douce.



LE MARCHÉ DES MOTS



L'artiste **Vicky Sabourin** a participé en 2014 à l'exposition collective *Faire comme si*, à la salle Alfred-Pellan de la Maison des arts de Laval. La photographie de la main de l'artiste tenant deux lièvres est une mise en scène pour la caméra. Ces bêtes factices font partie d'une installation qui en compte plus d'une douzaine dispersées sur un sol blanc, pour être manipulées au cours d'une performance. L'œuvre s'intitule *Does it hurt you to hunt it* (*Ça vous fait mal de les chasser?*).¹

Élisabeth Recurt s'intéresse dans sa démarche d'écriture à « l'appartenance à un territoire mental et physique ». Diplômée en Arts visuels et en Histoire de l'art, membre de l'Association internationale des critiques d'art, c'est tout naturellement qu'elle a été inspirée par l'atelier et le travail de l'artiste Vicky Sabourin. Sa prose poétique crée un effet de puzzle à assembler pour une représentation du lieu, de la création *in situ* et de l'installation *Warmblood* (*Sang chaud*).²

¹ COMMISSAIRE : ANNE-MARIE SAINT-JEAN AUBRE
PHOTO : VICKY SABOURIN

² La photographie de cette œuvre, à la page 23, est un instantané de la performance d'une durée de trois heures réalisée en 2014 à la Galerie Trois Points, à Montréal.

PHOTO : GUY L'HEUREUX

Autres lieux qui ont présenté l'œuvre

- Struts Gallery, Sackville, Nouveau-Brunswick, 2015
- Hamilton Artists Inc., Hamilton, Ontario, 2016
- Eastern Edge, Saint-Jean, Terre-Neuve, 2017
- Access Gallery, Vancouver, Colombie-Britannique, 2018

PIQUER/ CARDER/ BROSSER/ ÉMAILLER/ FEUTRER/ PÉTRIR/ MOULER/ COULER/ TEXTURER³

Élisabeth Recurt

³ Ce genre de titre énumératif s'inspire du processus minimaliste d'artistes américains.

Étroites maisons de briques en enfilade monter l'escalier très étroit qui mène à l'étage/ à l'arrière : vue sur le boulevard épiceries quincailleries vaste puits de lumière bleu intense

Sur les étagères les tables de bois de métal accumulation d'objets les plus hétéroclites multitude de pots de tout acabit saturés de crayons de plumes d'outils de dentisterie de menuiserie de cuisine ciseaux spatules brosses tubes de couleur d'encre paniers de bois d'osier coffres de cuir surchargés de ferraille caisses entrouvertes besaces sacs rouleaux de papier de carton carnets livres vaisselle cloches de verre protégeant les arbres miniatures faits de brindilles et de mousse meubles d'antan vitrines présentoirs vaisselier aux vitrages bombés commode vernissée tête de lit porte-manteaux chargés de vêtements de campagne de pluie corsage ajouré vieilles chemises de lin

Placardées aux murs d'immenses photographies noir et blanc chemins ouverts forêts inextricables lac terres chaloupes à la dérive autoportraits

Et puis un peu partout juchées sur des socles enfouies dans les replis des fauteuils rangées sur les bords des fenêtres de petites bêtes/ souris pigeons par dizaines têtes violacées pattes sanguinolentes corbeaux passerins indigo hiboux inquiets lièvres affaissés endormis/ et de grandes bêtes coyote regard aiguisé chat sauvage en suspension sur une échelle cheval endormi sur les lattes de bois gris

Tout de feutre mimés entre les mains de l'artiste illusionniste animaux de mouton d'alpaga/ l'artiste piquant et repiquant de son aiguille dentelée fils entortillés pelotes démembrées couleurs ambrées/ aligner les fibres/ les carder/ les brosser/ embryons de bête affolants de fragilité tricotés au fil des nuits des mois des heures creuses et des cafés serrés

L'animal se développe se densifie/ piquant et repiquant
l'artiste fait germer entre ses doigts les pattes le cou
les plumes et soudainement cette excitation altérée/
malaise presque dégoût de piquer encore au ventre au
cœur/ peur de blesser l'animal aux confins du réel/
hésiter dans ses manipulations/ coyote gonflé de
véracité tout droit sorti du bois longeant le ruisseau
assis à la fenêtre regardant les voitures ralentir sur le
boulevard Saint-Laurent

Kyrielle de champignons en porcelaine crottes de
souris en or bernacles et mollusques coquillages de
céramique papier mâché troncs d'arbres fabriqués
à l'instinct du poignet trompe-l'œil quasi odorant
sapinière terre fraîche

Émailler la porcelaine/ feutrer la laine/ pétrir l'argile/ la
battre/ dissoudre la cire/ en sculpter dents et sabots/
mouler le plâtre/ couler le bronze/ texturer dans le
moindre détail orfèvrerie maniaque

À mi-chemin entre réel et fac-similé entre impression
et original entre racines et devenir/ palper/ sonder/
contrôler poids texture densité

Rue Clark cœur urbain antre de forêt niché sous les
toits lac aquarellé rames de chaloupe loup vautre dans
son lit veillant sur les entrées et sorties d'atelier veillant
sur l'artiste penchée sur un vingtième pigeon fuselant
son petit corps abandonné bombant son torse



Quatre mois douze heures par jour en compagnie d'une masse informe se métamorphosant en cheval grandeur nature/ ventre béant dans lequel l'artiste va s'infiltrer/ se calfeutrer le temps d'une performance/ faire corps/ échos d'hommes ayant éventré leur bête pour s'y cacher/ s'y protéger du froid de l'assaillant des catastrophes



Rester dans l'ombre/ dans le silence observer l'enfantement d'un monde aux confins des sciences naturelles et de la poésie/ les bus montent le boulevard les passants affairés d'une boutique à l'autre/ le monde qui tourne scande ses rumeurs de métal hivernal

L'artiste éteint/ le jour depuis longtemps tombé fourbue lourde de gestes répétés inlassablement/ elle jette un dernier coup d'œil sur sa faune sa flore/ les pas dans l'escalier la porte refermée elle attend son bus les piétons filent la neige tombe doucement le loup veille à l'étage par la fenêtre. Elle se retourne.



INTERPRÉTATION VS INTENTION

Des lecteurs visitent un auteur.
Un poème inédit est mis au jeu.

Le but de ce jeu ?

Démontrer que le poème est « vivant »
et qu'entre l'auteur et les lecteurs,
il se produit un abandon du carcan
de l'intention initiale, en échange
de la liberté d'interprétation.
Si le poème réussit à toucher le lecteur,
l'auteur gagne !

Mot de l'arbitre

Qu'importe, un poème
de France Bonneau,
est mis au jeu dans ce numéro.
Un appel à contributions sur Internet
a permis de recueillir des propositions
d'interprétation du poème.
Avant de tourner la page pour découvrir
des extraits des textes retenus
et l'intention de la poète,
nous vous invitons à vous prêter au jeu.

Étoiles du match

Interprétations en prose :
Louise Arsenault, Marie-Sœurette Mathieu, Danièle Panneton.
Interprétation en vers libres :
Aimée Dandois.
Interprétation mixte, en prose et en vers libres :
Monique Pagé.

La poésie n'aura d'égard pour personne
Elle sera un arc tendu dans les violences de ce monde
Elle n'intéresse peut-être que les oiseaux
C'est d'eux qu'elle prend son envol
La paruline se pose, il y a poème
Tant pis pour ceux qui n'en veulent pas

INTERPRÉTATION DE LA LECTRICE • LOUISE ARSENAULT

Malgré les folies climatiques, la Nature et ses merveilles ne cessent d'inspirer les écrits.

Authentique, sauvage, discrète et capricieuse à la fois, la poésie est à l'image des gens qu'elle inspire.

Elle fait rarement l'unanimité, mais ne laisse personne indifférent. Quelles que soient les prévisions, la création a toujours sa raison d'être.

INTERPRÉTATION DE LA LECTRICE • MONIQUE PAGÉ

D'une jolie tête d'oiseau à une autre, la poésie découvre sa voix. D'un cœur souple à un autre, elle récolte ses adeptes et file son chemin au-dessus des guérillas. Même si peu s'y laissent entraîner, rien de grave, car... le chant d'un seul oiseau, disait le poète, fait tourner le monde. Tant pis pour les mille-pattes agrippés au sol.

*je suis funambule
entre un mot et un autre
je me balance dans l'heure
subtile
juste avant la chute libre*

*soudain un oiseau
m'enseigne ses ailes*

INTERPRÉTATION DE LA LECTRICE • MARIE-SŒURETTE MATHIEU

L'auteure se soucie du manque d'intérêt envers la poésie, surtout chez les gens pris dans la violence et d'autres activités négatives. En dépit des indifférents et des détracteurs, cette « beauté naturelle » survivra, car elle demeure en permanence dans la nature, où elle est source d'inspiration.

INTERPRÉTATION DE LA LECTRICE • **DANIÈLE PANNETON**

La poésie est sans compromis.

Claude Gauvreau, Arthur Rimbaud, Marie Uguay et tant d'autres nous l'ont lancée au visage et à l'âme avec violence ou tendresse, sans désir de plaire, mus par cette fulgurante nécessité qui les habitait.

Les oiseaux sont poèmes.

Que ceux qui ne voient pas leur beauté, que ceux qui n'entendent pas leur chant restent aveugles et sourds.

Grand bien leur fasse!

INTERPRÉTATION DE LA LECTRICE • **AIMÉE DANDOIS**

Cris dans la nuit
les mots voguent en des lieux agités
séismes de l'âme
parchemins délétères
poèmes éperdus
jetés en pâture
à l'aveugle

INTENTION DE LA POÈTE • **FRANCE BONNEAU**



Ce poème est un éloge à la poésie. Cette façon de s'exprimer ne rejoint pas ou trop peu l'ensemble de la population, qu'importe ! La poésie reste un acte de liberté. De présence au monde. C'est par elle que tous les possibles peuvent être exprimés. En elle que les mots s'abandonnent.

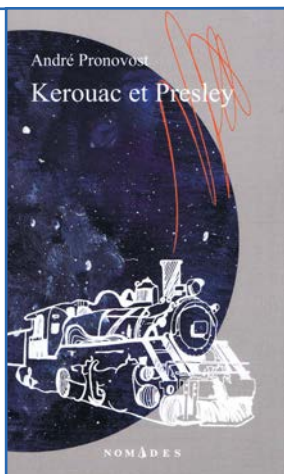
En écrivant de la poésie, je libère, tant mes émotions personnelles que – si je le désire – mes prises de position sociales. Le poème ouvre mes ailes d'artiste et, tel un oiseau, je prends mon envol et me pose.

Ainsi s'apaise mon cœur.

RENDEZ-VOUS AVEC ANDRÉ PRONOVOST

Le Prix CALQ œuvre de l'année à Laval a été créé en 2018, sous l'impulsion du Conseil régional de la culture de Laval.¹ Le premier lauréat, membre de la Société littéraire, est l'écrivain **André Pronovost**.

Le 25 octobre 2018, Danielle Shelton a animé à la bibliothèque Émile-Nelligan une rencontre publique où mots, musique et images ont composé le portrait éclectique d'un homme « qui ne s'ennuie jamais ».



« Enfant, je ne peux pas m'être ennuyé, tellement j'ai aimé mon père et ma mère, tellement cet amour m'a occupé. C'est d'ailleurs de cette façon qu'un homme de mon âge qui écrit un livre devrait commencer : en honorant ses deux parents et en disant que, grâce à eux, il ne sait pas ce qu'est l'ennui. »

Extrait de la première page du récit *Kerouac et Presley*, paru chez Leméac.

André Pronovost s'est toujours senti différent. Il dit avoir été un enfant facile et pieux qui n'avait rien d'une tête d'oiseau ni d'un voleur de diligence. Il pense avoir porté en lui, dès son plus jeune âge, une sensibilité et une passion incompatibles avec son temps. Et aujourd'hui, à plus de 70 ans, il confesse que cela demeure vrai.



Dans le récit *Kerouac et Presley* – qui lui a valu son prix –, il dévoile par bribes son processus de création littéraire. Il écrit : « L'écriture, [contrairement à la science], s'embarrasse de rêveries, de souvenirs, de démenes, d'états d'âme. Il y a autant de façons d'écrire qu'il y a d'écrivains. D'où, assez souvent, l'isolement de l'écrivain ». Pour lui, un livre en chantier est « une cathédrale à ériger ». Lorsqu'une bonne idée lui vient, elle remplit son « cœur d'une joie quasi indescriptible, semblable à celle du petit enfant qui court avec son cerf-volant ». Rien ne le « grise autant que la construction d'une phrase » qu'il voit « décoller comme un gros transporteur, s'élever comme une prière dans le ciel, s'adresser à chaque étoile sur un ton confidentiel, pour enfin retomber dans une pluie de flammèches ». André Pronovost n'est pas « porté à parler d'une voix sombre du métier d'écrivain ».

¹ Un article sur la finaliste Jocelyne Thibault, artiste en arts visuels, a paru dans ENTREVOUS 08.

Plusieurs de ses livres sont interreliés du fait que dans *Kerouac et Presley*, il raconte sa vie entre 2012 et 2014, alors que venait d'être réédité *Appalaches*, le récit de ses « quatre mois et demi de liberté, de kerouacienne béatitude » sur l'*Appalachian Trail*, et qu'il était en écriture du roman *Elvis et Dolores*. Ces personnages réels, il ne s'en inspire pas, il les habite, les auréole et les coule dans sa propre existence en un jeu subtil de synchronicités de faits et de rapprochements intellectuels. Par exemple, Dolores Hart, la première actrice qu'Elvis Presley a embrassée à l'écran et qui a renoncé à Hollywood pour le voile des Bénédictines : il lui a écrit, lui a rendu visite dans son monastère et a trouvé sereine cette femme née un 20 octobre, tout comme lui.

L'écrivain lavallois semble avoir une prédilection pour les titres énigmatiques, accrocheurs. Pour commencer à écrire, il lui faut avoir un titre et un plan. Lorsqu'il choisit de narrer sa vie, son « excellente mémoire » lui est précieuse pour reformater son passé en un récit littéraire qui mêle beaucoup de vrai, un peu de faux, et fascine par le contraste de son érudition et la simplicité des événements.

Quand on lui demande de se définir, un mot lui suffit : marcheur. Pour lui, « si deux choses se ressemblent, c'est bien la marche et l'écriture » et, il ajoute savoir de quoi il parle. La liberté et la solitude du marcheur sont deux thèmes récurrents de ses œuvres, son *modus vivendi*. Et ses phrases de marcheur solitaire sont parmi ses plus belles.

« *La nuit commençait. J'avais prévu marcher un peu, pendant sûrement une heure ou deux, et faire un feu. Vous n'êtes jamais seul, avec un feu. Vous pouvez l'être avec une femme, mais jamais avec un feu. J'avais ma torche et ma gourde d'eau, mon couteau scout et mes idées.* »

« *Il m'arrive fréquemment, quand je vais dans les bois, de fixer un espace en retrait du sentier, et de me dire, émerveillé, qu'il se pourrait que cet espace n'ait jamais été foulé.* »

André Pronovost dit que ses livres ne l'intéressent plus après leur parution. Qu'il se passionne entièrement pour celui en chantier. Et le prochain, ce sera *Visions de Sharron*, la suite de *Kerouac et Presley*, dont il fait cadeau à la revue ENTREVOUS du chapitre 1, en parfaite cohérence avec sa vision personnelle de la vie (à lire en pages suivantes).

Un autre livre d'André Pronovost, le roman *Plume de Fauvette*, a été adapté par la Société littéraire pour le programme de francisation *Le bouquineur novice*, réalisé avec le soutien du Secrétariat à la politique linguistique du Québec. Il s'agit d'une histoire d'amour et d'écologie campée dans le quartier Saint-Vincent-de-Paul, à Laval.

Onze dossiers d'autant d'auteurs québécois sont en libre service sur le site Web de la Société littéraire de Laval. Chacun comprend un texte littéraire, un lexique contextuel, des clés de lecture et une fiche biographème.

En exclusivité, le chapitre 1 de *Visions de Sharron*, un récit en écriture d'André Pronovost, la suite de *Kerouac* et *Presley*.

Le retour quotidien de mon père au foyer, après son travail, est mon plus beau souvenir d'enfance. Il arrivait de Montréal, par autobus. L'autobus jaune orange de la Compagnie de transport provincial – pare-brise double et encastré, porte à pentures à commande manuelle, arrière en forme de bombe –, qui allait jusqu'à Terrebonne, jusqu'à Rawdon, et aussi loin qu'à Saint-Donat. Je m'en souviens comme si c'était hier. Tenait lieu de signal le bruit du moteur et des freins à air du gros transporteur, qu'on entendait jusqu'au Bord-de-l'Eau. Ma sœur et moi (nos deux frères n'étaient pas nés), notre mère nous prenait aussitôt par la main, et c'était fabuleux. Ça tenait de l'événement, de l'irréel, des contes de Perrault. Fraîchement brossés, endimanchés, nous courions vers le sentier qui, en partant de la maison, menait à travers bois jusqu'au sommet de la falaise. Nous montions vers le ciel, vers la lumière entre les arbres, et plus rien ne nous manquait, comme dans les Béatitudes. Avoir été dans les parages, avoir eu vent de notre histoire, je parle ici de Walt Disney, il aurait fait un film sur nous.

Le scénario ne changeait pas. C'était un scénario gagnant, après tout. Papa, sitôt descendu du vaillant autobus, et sitôt avait-il commencé à marcher, se mettait à siffler. Il sifflait d'un son juste, joyeux, puissant. Quasi militaire. L'entrée en scène du héros, partout dans le monde et de tout temps, est presque toujours rehaussée de musique. Il sifflait comme l'oiseau qui vole haut dans l'azur, qui défie les tempêtes, qui refoule les malfaisants dans leurs derniers retranchements. Nous l'entendions d'abord siffler, et le voilà apparaissant. S'ouvrait un grand livre aux images fabuleuses, qu'on aurait dit sorti d'un atelier de dorure.

Ce sentier en lacet et souvent escarpé, fait de marches en pierre sèche et de paliers à même le roc, ralliait celui qui, du sud au nord, à même le flanc de la falaise, connecte le Bord-de-l'Eau au reste du Vieux-Saint-Vincent-de-Paul, et ça, depuis l'époque amérindienne. C'était presque toujours là, à la jonction des deux sentiers, celui des Pronovost et celui des Autochtones, qu'avaient lieu les retrouvailles, les effusions, les doux moments d'éternité. Maman était éblouissante. Fallait la voir jeter les bras autour du cou de son cher Louis, le seul homme qu'elle ait jamais aimé. Ses yeux brillaient comme des soleils. Elle courait après son souffle. Elle avait vingt-cinq ans. Tout jeune, j'ai senti que la beauté d'une femme pouvait aussi bien vous conduire à Dieu que vous précipiter, la tête la première, dans les affres de la perte.

Lison et moi, Papa nous prenait dans ses bras rassurants, ses bras forts de Saint-Tite, en Mauricie, où il était né, et c'était de cette façon qu'on regagnait le bas de la pente, puis la maison. Ç'a été mon enfance. Aussi simple que ça. Rien de plus, rien de moins. Ce qui revient à dire ceci : évitez de me demander mon opinion sur certaines choses. Les idées d'aujourd'hui, du féminisme à l'athéisme, du transhumanisme à la remise en cause des valeurs d'engagement, de rectitude et d'effort sur soi-même que porte le christianisme, me mettent des piquets dans la tête. À croire les histoires de Simone de Beauvoir, ma mère, féminine jusqu'au bout des doigts, et créatrice exceptionnelle, aurait manqué son train. Bien plus, elle se serait prostituée en épousant mon père.

Notre monde n'a jamais eu une telle flopée de penseurs fous. Fuyez-les à toutes jambes, et sans jamais vous retourner. Il faut prendre les idées pour ce qu'elles sont, et nombre d'entre elles n'en sont même pas, tant elles évoquent les eaux acides, la fourberie et le whisky. Réfugiez-vous au fond des bois, s'il le faut. Cachez-vous des marchands du Temple, des déclamateurs vulgaires et des gens qui ne savent chanter que sur une seule note, et montez-y votre tente. Allumez un feu de camp. Laissez faire le reste. Vous n'êtes jamais seul, avec un feu.

Cette falaise de mon enfance date de l'an mille avant Jésus-Christ. Elle m'a prise à l'écart avant même que je ne commence à marcher. Elle m'a fait des confidences, et c'est resté entre elle et moi. Elle m'a coulé sans que je m'en aperçoive dans le moule du passé et de la tradition. Elle m'a marqué de son fer rouge. C'est sur son modèle que, peu à peu, j'ai bâti un monde. J'y ai mis d'autres falaises et, une fois parti, des montagnes et des cols, du soufre et du feu, et quelques bonnes vallées de larmes. J'y ai mis des étoiles, bien entendu, et peu s'en est fallu que j'y ajoute la Voie lactée. L'étoile est mon thème. J'y ai mis – sortis de mes pensées secrètes – des poètes, des prophètes, des femmes sages et des fous. Des roses fanées. Des papiers gris. Et plusieurs beaux oiseaux, dont le pygargue américain et la colombe du Saint-Esprit.

« La musique est un musée », a écrit l'anthropologue Serge Bouchard dans sa préface du livre disque *Chansons démodées* de Philippe Gélinas et Lise Roy. Ces passionnés d'instruments de musique et de chansons de la Nouvelle-France ont présenté des concerts commentés dans des bibliothèques de Laval, en août et en décembre 2018. Si la transmission populaire est traditionnellement orale, elle est de mieux en mieux documentée par de nombreux écrits archivés ou édités, par des peintures et des dessins anciens, et plus récemment sur Internet. Le bel ouvrage tout public précité réunit tout cela et gagne ainsi sa place dans cette section de la revue consacrée à notre patrimoine littéraire.

CHANSONS DÉMODÉES DE LA NOUVELLE-FRANCE

Dans les textes du livre joint au disque, Philippe Gélinas rappelle que les premiers arrivants en Nouvelle-France ont « transporté dans leurs bagages des souvenirs et un savoir qui se sont rendus jusqu'à nous » et que « pendant plus de quatre siècles, leurs contes, leurs chansons et leurs instruments ont égayé les veillées, les fêtes, les mariages, bercé les enfants, accompagné les métiers et fait danser les villageois ». Il ajoute que « le métissage avec les Premières Nations a teinté et transformé les coutumes ». Ses textes fourmillent d'informations sur les divers aspects de la vie quotidienne : nourriture, vêtements, jeux, saisons, romances, etc.

Quelques mots sur dix chansons traditionnelles françaises du disque, certaines enregistrées avec la participation de Nicole O'Bomsawin, Abénaquise d'Odanak, et de deux chœurs, l'un masculin, l'autre constitué d'enfants.

- **Au chant de l'alouette**, une chanson dont le refrain, « *Au chant de l'alouette je veille et je dors/ J'écoute l'alouette et puis je m'endors* », est mieux connue que les couplets qui parlent d'une enfant qui blesse une caille qui lui dit « *vilaine retire-toi d'ici* » (vilaine comme dans *En passant par la Lorraine*, ce mot ancien signifiant paysanne ou sans titre de noblesse); notons que dans l'esprit de la transmission par l'oralité, Philippe Gélinas s'est autorisé à remanier le texte et à ajouter des couplets pour une version moins terre à terre : « *Je vous chanterai le jour et la nuit/ Si tu le fais, belle, nous serons amies* ».
- **Beau rossignol sauvage**, une jolie version de la chanson ancienne retrouvée à l'Île d'Orléans par l'ethnologue Marius Barbeau [1883 – 1969]; s'il est présent dans plusieurs chansons, le rossignol de celle-ci aide une jeune fille à traverser la rivière pour se marier.
- **Ah! Toi belle hirondelle**, un chant d'éloignement, de solitude, d'attente et de fidélité que ce même ethnologue avait entendu de la bouche d'Édouard Zotique Massicotte, qui lui-même la tenait de Charles Belleau, un charpentier de navire œuvrant à Lévis en 1890.

- **Isabeau s'y promène**, dont une version de danse a été recueillie au Québec en 1916 par Marius Barbeau, mais à laquelle on a préféré pour le disque la version lyrique plus connue, répertoriée par Ernest Gagnon en 1865; il s'agit de la triste complainte d'un galant qui se noie : « *La chanson que tu chantes, je voudrais la savoir/ Embarque dans ma barque, je te la chanterai/ Quand elle fut dans la barque, elle se mit à pleurer/ Qu'avez-vous donc la belle, qu'avez-vous à pleurer ?/ Je pleure mon anneau d'or, dans l'eau il est tombé* ».
- **Voici le mois de mai**, une chanson galante printanière pour la « si jolie mignonne » et « où les fleurs volent au vent/ si mignonnement ».
- **Oh ! Qui me passera le bois**, une autre chanson galante, celle-ci racontant avec humour un rendez-vous manqué, dans une version acadienne répertoriée par la folkloriste Helen Creighton [1899 – 1989].
- **Fendez le bois, chauffez le four**, une version musicalement différente d'À la claire fontaine, où le refrain connu, « *Il y a longtemps que je t'aime/ Jamais je ne t'oublierai* », est remplacé par « *Fendez le bois, Chauffez le four/ Dormez la belle, il n'est point jour* ».
- **En montant la rivière**, un chant qui « mène l'aviron » des « voyageurs » blancs, indiens et métis.

Pour un panorama plus large des chansons de la Nouvelle-France, les musiciens en ont emprunté quelques-unes à l'Angleterre, à l'Écosse et aux Amérindiens.

- **Le chant de la plume**, du peuple abenaki, qui se danse en cercle sous forme d'un jeu consistant à attraper une longue plume avec la bouche et où les paroles sont des onomatopées.
- **Ho Ho Watanay**, du peuple mohawk; recueillie par Hélène Baillargeon, il s'agit d'une berceuse qui répète, comme un mantra, les mots *ho ho watanay, kiyo kena*, c'est-à-dire « dodo mon petit, bonne nuit ».

QUIZ

Pourquoi les Français ont-ils désigné les Mohawks par le nom Iroquois ?

- Parce que ces Amérindiens terminaient souvent leurs discours par le mot *hiro*, qui signifie « j'ai dit », et qu'ils utilisaient le mot de bienvenue *koué*.

Qui le premier a joué du luth en Nouvelle-France ?

- Paul de Chomedey de Maisonneuve, celui-là même qui, avec Jeanne Mance, a cofondé Montréal le 17 mai 1642.

Trouvez l'intrus : bodhran, chalemie, cistre, clavecin, cornemuse, cromorne, dulcimer, épinette, fifre, flageolet, flûte, guimbarde, guitare, harpe, hochet, luth, orgue, rebec, saqueboute, serpent, tambour, trompette, vielle à roue, viole de gambe, violon. Réponse, page 60.



DEPUIS
1978

40 ans sodep

revues
culturelles
québécoises

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE ESPACE ESSE INTER LE SABORD VIE DES ARTS ZONE OCCUPÉE CINÉMA 24 IMAGES
CINÉ-BULLES CINÉMAS SÉQUENCES CRÉATION LITTÉRAIRE CONTRE-JOUR ENTREVOUS ESTUAIRE EXIT LES ÉCRITS
MÖBIUS XYZ LA REVUE DE LA NOUVELLE CULTURE ET SOCIÉTÉ À BÂBORD! L'ACTION NATIONALE LIBERTÉ
L'INCONVÉNIENT NOUVEAU PROJET NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES RELATIONS
TICARTTÔC HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS CONTINUITÉ HISTOIRE QUÉBEC MAGAZINE GASPÉSIE
LITTÉRATURE LES CAHIERS DE LECTURE LETTRES QUÉBÉCOISES LURELU NUIT BLANCHE SPIRALE THÉÂTRE ET MUSIQUE
CIRCUIT JEU REVUE DE THÉÂTRE LES CAHIERS DE LA SQRM THÉORIES ET ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART
CANADIEN ÉTUDES LITTÉRAIRES INTERMÉDIALITÉS TANGENCE VOIX ET IMAGES

dans
quelques versels
naissent LES MURS

La culture
en revues

SODEP.QC.CA

LA LITTÉRATURE EST PARTOUT...

La Société littéraire traque la littérature partout où, évadée des livres, elle participe à la création multidisciplinaire. Deux types d'incursion dans l'environnement culturel alimentent ce numéro de la revue d'arts littéraires ENTREVOUS.

Le premier type est l'ajout d'un volet littéraire dans une production d'un partenaire expert d'une autre discipline artistique. Dans ce numéro, deux contributions à autant de **CONCERTS** de l'OSL.

Le second type d'incursion s'intéresse au carnet culturel de Laval et de sa couronne, au motif que les créations intègrent un volet littéraire. Dans ce numéro, des **CONCERTS** : trois prestations alliant piano et vidéos interactives ; un autre spectacle multidisciplinaire intégrant chant choral et classique, musique symphonique et conte, fruit de la collaboration de trois organismes lavallois. Aussi, une **OPÉRETTE**, du **CINÉMA** inspiré par un poète, du **THÉÂTRE** de création ou de transcréation et, pour terminer, de la **DANSE** qui inspire de la poésie ou s'en inspire.

ARTICLES DE CETTE SECTION : DANIELLE SHELTON

2018.09

Directeur de la programmation musicale de [co]motion, Steve Marcoux a créé une série – qu'il entend rééditer – de concerts de musique « classique populaire » (en anglais : *popular classical music*). Son concept : un piano et des vidéos. Le « papier » du titre (papier + piano + vidéo) n'est là, reconnaît-il, que pour rappeler la comptine *roche papier ciseaux*. S'il n'y avait pas de littérature proprement dite dans cette première édition, il y avait certainement de la poésie dans les processus de création et les performances des trois jeunes pianistes expérimentateurs et improvisateurs.



Jean-Michel Blais a présenté un récital « bonifié par un VJ, pour une expérience audiovisuelle amplifiée » : des images en direct du pianiste se superposaient sur l'écran à des animations abstraites.

Martin Lizotte annonçait ses couleurs sur sa page Web : « La musique est un bon remède pour se réconcilier avec le temps qui passe. » Nommé en 2014 au Gala de l'ADISQ pour son *Pianolitudes*, il en a livré un second, *Ubiquité*, dont la poésie de l'illustration de Jean Lambert distille avec justesse l'univers rêveur du pianiste.

MARTIN LIZOTTE *UBIQUITÉ*

Roman Zavada a reçu l'appel des Territoires du Nord-Ouest : il irait improviser au piano sous des aurores boréales. Là-haut, à Yellowknife, il a déniché un vieux piano droit et le seul accordeur de la région puis, par un froid glacial, il s'est installé au bord du lac Prélude pour jouer ce qu'il ressentait. C'était en 2013, au cours de la période propice de l'équinoxe de printemps. Rentré chez lui, ses enregistrements ont inspiré les compositions de son album *Résonances boréales*. En 2015, il y est retourné pour le tournage d'une vidéo immersive 360 degrés pour projection dans un dôme, comme pour ses performances à la SAT de Montréal. À Laval, les images ont été adaptées pour un écran plat. Zavada est aussi, depuis des années, accompagnateur au piano des classiques du cinéma muet. On peut dire qu'il s'agit là d'une performance multimédia que nos yeux d'aujourd'hui enveloppent de nostalgie poétique et de rire bon enfant.

La Société littéraire de Laval poursuit son partenariat avec l'OSL, pour une nouvelle saison de concerts.

Pour ce numéro, un appel à contributions poétiques avait été lancé auprès des membres de la Société littéraire de Laval sur le thème des deux premiers concerts de l'automne à l'église Saint-Maurice-de-Duvernay¹.

- 2018.10.20
Impressions d'Espagne

Trio Iberia

Johanne Morin, violon

Julie Trudeau, violoncelle

Michel Beauchamp, guitare classique à sept cordes

Contribution de la Société littéraire de Laval

Le bailaor de Séville

poème de Monique Leclerc Joachim

plus une citation de Federico Garcia Lorca

- 2018.11.17
Festin musical

Chœur des jeunes de Laval

Philippe Ostiguy, chef

Contribution de la Société littéraire de Laval

Festin impromptu

haïbun (poésie japonisante)

Louise Paquette, idéation

Danielle Shelton, poétisation

plus une citation de William Shakespeare

¹ L'église Saint-Maurice-de-Duvernay, à Laval, est inscrite au *Répertoire du patrimoine culturel du Québec*. Sont associés à sa construction, en 1961 et 1962, les architectes Roger D'Astous et Jean-Paul Pothier, ainsi que l'artiste Jean-Paul Mousseau.

LES CHAMBRISTES

IMPRESSIONS D'ESPAGNE

TRIO IBERIA

ILLUSTRATION MELANIE LAMBRICK



« Celui qui danse chemine sur l'eau et à l'intérieur d'une flamme. »

Polisseur d'étoiles
Federico Garcia Lorca

Le bailaor¹ de Séville

Au loin un murmure de castagnettes

Un chant profond dans l'ombre

Un ouragan de pas sur la chaussée

Qui donc est là héritier d'une peine millénaire ?

C'est le danseur de flamenco

Laissant choir sur le sol ému

Son âme, sa mémoire et son cœur

Comme autant de grands oiseaux d'infortune

Monique Leclerc Joachim

¹ *Bailaor* : danseur de flamenco.

Le flamenco est un genre musical et une danse apparus au XVIII^e siècle et issus l'un comme l'autre du folklore populaire des cultures qui s'épanouirent en Andalousie.

LES CHAMBRISTES

FESTIN MUSICAL

CHŒUR DES JEUNES DE LAVAL
PHILIPPE OSTIGUY, CHEF

ILLUSTRATION MELANIE LAMBRICK



« Oh ! mais quel banquet tu offrirais au goût,
qui nourrit et alimente les quatre autres sens ! »

Vénus et Adonis
William Shakespeare

*Festin impromptu*²

À la course vers la rame de métro, un sandwich à la main. De la musique ! Bach... Hésitation, bouchée avalée mécaniquement, arrêt complet devant un cheval qui joue du violon. Sous la tête factice de l'équidé, un homme assis en Indien sur une couverture laineuse. Une scène belle à en oublier le rendez-vous au cinéma.

musicien du métro
son gobelet vide dehors
la première neige

Le frottement des crins de l'archet accélère. Les yeux de verre de l'homme-cheval fixent ma bouche qui croque le sandwich. Tout a meilleur goût. Un moment halluciné s'échappe du quotidien.

idéation Louise Paquette / poétisation Danielle Shelton

² Il s'agit d'un *haibun*, une forme littéraire japonisante du XVII^e siècle, qui mêle la prose et la poésie, ici un *haiku*. Le plus célèbre *haibun* est *La Sente étroite du Bout-du-Monde*, le récit d'un périple pédestre entrepris en 1689 par le grand poète japonais Bashō.



2018.10.30
Théâtre Marcellin-Champagnat

Production du Chœur de Laval
dirigé par Dany Wiseman,
en partenariat avec le Théâtre Bluff.

Participation exceptionnelle de
l'Orchestre symphonique de Laval,
de la soprano Nathalie Choquette
et du baryton Sébastien Ouellet.

Ce premier spectacle de la saison 2018-2019 du Chœur de Laval a fêté Halloween avec un concert hybride qui a fait salle comble : musique symphonique du répertoire classique et cinématographique, chant classique pour solistes, chant choral, conte et projections vidéos.

Processus de création du programme musical

L'idée de ce spectacle a germé il y a quatre ans. La première étape a consisté à élaborer le programme musical. Le président du Chœur de Laval, **Charles Martin**, a commencé les recherches avec sa passion pour le chant choral, une curiosité qui le pousse à dénicher des œuvres peu connues et la précision qu'exige sa profession d'ingénieur civil. Il a trouvé une vingtaine d'œuvres qui « inspiraient l'horreur » et lui « plaisaient ». Chacune racontait sa propre histoire et il a rapidement compris que trouver un lien organique entre elles s'avérerait compliqué, sinon impossible. Sa solution : un conte original servirait de fil conducteur. Pour ce faire, on allait recourir à des gens de théâtre (voir page 45).

Forts de ce choix artistique, Charles Martin, le directeur musical du chœur Dany Wiseman et le directeur artistique invité Mario Borges ont procédé à la sélection et à l'ordonnancement des œuvres musicales, en prenant en compte les capacités vocales des choristes amateurs et le professionnalisme des musiciens et des solistes.

Charles Martin est particulièrement fier d'une trouvaille, dont la première piste date du temps où il travaillait chez Archambault dans le rayon des partitions classiques. Il avait lu dans un dictionnaire musical que la fameuse orchestration de Nicolai Rimski-Korsakov d'*Une Nuit sur le mont Chauve* provient d'un opéra inachevé du compositeur russe Modeste Moussorgski, et que, dans cette version originale, un chœur et un soliste

chantent une kermesse endiablée. « J'ai écrit, explique-t-il, à des éditeurs musicaux, à des distributeurs de partitions, même à la BBC de Londres qui avait enregistré en 1981 cette pièce iconique rare. J'ai reçu une réponse de l'éditeur américain Shirmer's : une bibliothèque de Russie pourrait avoir la partition. Cela s'est avéré exact, mais la copie reçue était quasi illisible et raturée. De plus, le texte n'était pas en langue russe, mais en cyrillique intraduisible, car le librettiste avait inventé un langage satanique. La musique, magnifique, méritait un nouveau texte en français, un défi pour une dramaturge. » (voir ce texte en pages 42 et s., et aussi l'article paru dans ENTREVOUS 03, p. 58 et s., car ce défi de création rappelle celui de l'Atelier lyrique de l'Opéra de Montréal, *Librettistes d'un soir*!)

Parmi les autres pièces chantées du spectacle *Laval frissonnant*, il y a *Herculanum* de Félicien David, où un chœur d'esclaves et Satan chantent : « Tremblez, maitres du monde ! [...] Oui, Rome est morte !/ Plus de souci !/ Son règne est bien fini !/ Son vain courroux/ Meurt sous nos coups. » Suit un extrait des *Carmina Burana* de Carl Orff, chanté en latin, traduit en français dans le programme : « Ô fortune/ Comme la lune/ Tu es variable [...] Sort monstrueux/ Et vide/ Tu es une roue tournoyante/ Tu es malveillant [...] Lorsque le sort/ Frappe l'homme attaché/ Tout le monde pleure avec moi ! » Mentionnons aussi, sur une musique de Franz Schubert, *Le Roi des Aulnes*, dans la version française de Charles Nodier : « Voyez ce cavalier hâtant le pas/ Il tient son fils qu'il réchauffe en ses bras/ La nuit est noire : au loin gronde l'orage, le vent mugit avec fracas ». Et le *Faust* de Charles Gounod où, dans la scène de l'église, Marguerite chante : « Ah ! ce chant m'étouffe et m'opprime ! Je suis dans un cercle de fer ! » ; en réponse, Méphistophélès chante : « Adieu les nuits d'amour et les jours pleins d'ivresse !/ À toi malheur !... À toi l'enfer ! » Et aussi, encadré ci-dessous, un texte de l'un des écrivains de langue française les plus importants, sur une musique de l'un des plus grands compositeurs français de son époque.

Extrait du texte de Victor Hugo [1802-1885]

pour *Les Djinns* de Gabriel Fauré, chanté par le Chœur de Laval

Il fuit, s'élance,/ Puis en cadence/ Sur un pied danse/ Au bout d'un flot./ La rumeur approche/ L'écho la redit./ C'est comme la cloche/ D'un couvent maudit;/ Comme un bruit de foule/ Qui tonne et qui roule/ Et tantôt s'écroule/ Et tantôt grandit./ Dieu ! La voix sépulcrale/ Des Djinns !... – Quel bruit ils font/ Fuyons sous la spirale/ De l'escalier profond !/ Déjà s'éteint ma lampe,/ Et l'ombre de la rampe/ Qui le long du mur rampe,/ Monte jusqu'au plafond./ Les Djinns funèbres,/ Fils du trépas,/ Dans les ténèbres/ Pressent le pas;/ Leur essaim gronde;/ Ainsi, profonde,/ Murmure une onde/ Qu'on ne voit pas./ Ce bruit vague/ Qui s'endort,/ C'est la vague/ Sur le bord;/ C'est la plainte/ Presque éteinte/ D'une sainte/ Pour un mort./ On doute/ La nuit.../ J'écoute : –/ Tout fuit,/ Tout passe;/ L'espace/ Efface/ Le bruit.

Il y a également deux chants provenant de bandes cinématographiques qui méritent quelques explications, mais dont on ne peut reproduire le texte dans le respect des droits d'auteurs, au contraire des textes précédents, tous dans le domaine public.

Le premier, *Ave Satani*, a été composé pour *La Malédiction* (*The Omen*, 1976). Le chœur maléfique qui chante une messe noire dans un latin inventé a valu un Oscar au compositeur américain Jerry Goldsmith. Inspiré par le chant grégorien, le rite catholique y est transgressé en remplaçant le Christ par l'Antéchrist, pour célébrer la résurrection de Satan.

Le second, *Le Combat des arbres* (*Duel of the fates*), a été utilisé dans *Star Wars* par John Williams. Cet autre compositeur américain a traduit en sanscrit – une ancienne langue indo-européenne – le poème médiéval *Cad Goddeu*, dans lequel un enchanteur anime les arbres de la forêt pour grossir les rangs de son armée. Le sanscrit a créé des sonorités nouvelles s'accordant mieux que le gallois original à l'atmosphère de l'épisode 1 de la série : *La Menace fantôme*.



Écriture d'un nouveau texte sur une œuvre classique pour chœur

suite de la page 41

Isabelle Doré s'est vu confier « le colossal travail de pondre un texte sur la magnifique musique de Moussorgski, composée pour un conte de Gogol, *La nuit de la Saint-Jean* », selon les mots de Charles Martin. Avec l'aide du directeur musical Dany Wiseman, elle a réussi « avec brio », en dépit du fait qu'« elle ne lit pas la musique et que c'était là sa première expérience d'un langage musical contrapuntique et polyphonique pour double chœur et soliste ». Se distanciant de l'œuvre originale qui fait « l'éloge du satanisme », elle a choisi de faire dialoguer le yin et le yang : « L'un veut tuer l'autre et c'est seulement à l'aube, alors que le soleil donne un nouvel éclairage sur le mont Chauve, qu'ils se rendent compte qu'ils ont besoin l'un de l'autre, de la tendresse plutôt que de la guerre. »

Voici, sur cinq colonnes, le texte choral d'Isabelle Doré : *De vie à trépas*.

YANG Tu m'as blessé Tu m'as vexé À mort À mort	Tu Es Toujours Je te pourchasserai Toujours Je te poursuiv(e)rai	YIN Anéanti YANG ET YIN Oui
YIN Tu m'as froissée Tu m'as piquée À mort À mort	À YANG Mort	YANG Thanatos Thanatos Os
YANG Jamais Tu n'auras jamais Mon pardon Ma compassion Non Non	À YIN Mort À	YIN Thanatos Os Thanatos Je suis ton porte-malheur Vois venir ta dernière heure Dans l'angoisse et la douleur
YIN Le mauvais sort Te poursuivra Le croquemort T'achèvera	YANG Mort À	YANG Os Thanatos
YANG Tu n'auras plus la paix	YIN Mort	YIN Tu m'as froissée
YIN Non	YANG À mort Thanatos	YANG Tu m'as blessé À mort
YANG Non Jamais Tu m'as blessé Tu m'as vexé À mort À mort	YIN L'alarme a sonné, le chien aboie Le plus fort des deux, ce n'est pas toi YANG Je te mènerai à l'abattoir Sors ton testament de tes tiroirs	YIN À mort YANG À mort YIN À mort
YIN Tu m'as froissée Tu m'as piquée À mort À mort	YIN Je ferai bouillir tes os broyés Je ferai rôtir ta peau scalpée	YIN ET YANG À mort Thanatos
Jamais Tu ne connaîtras De répit Je te poursuis Là Où	YANG Tu es finie	YANG Oh non Tout ce temps où j'ai cru en nous Confiant, naïf, sans garde-fou Quel casse-cou

Oh !
Je t'ai ouvert mon cœur
Tu étais comme une sœur
Quel rêveur
Désormais je m'appelle rancœur
J'ai cru en nous, sans garde-fou

Tu m'as vexé

YIN
Tu m'as froissée

YANG
Tu m'as blessé

YIN
Tu m'as piquée

Thanatos

YANG ET YIN
Jamais, je vais pardonner
Jamais, je n'oubli(e)rai

YIN
Jamais, jamais

YANG
Jamais, jamais

YIN
Non

Depuis que tu m'as trahie
Mon cœur n'est plus que confettis
Tiens-toi dès aujourd'hui
Toi, les tiens et tutti quanti
D'ici et jusqu'en Asie
Pour toujours à l'infini
Je te gâcherai la vie
À
Mort
À
Mort

YANG
Os
Thanatos

YIN
Colère olympique, haine fatidique

YANG
Hostilité vitriolique
Aversion, rancœur machiavélique
Toi
Aigreur historique
Mort à toi, mort à toi, mort à toi !

YIN
Je n'ai plus qu'un but
Thanatos

YANG
Je n'ai qu'un souhait, te voir pendue !
Os
Thanatos

Fallait-il vraiment en venir là ?
Cette horrible corrida
Quel beau gâchis, quel beau dégât
Pire qu'au cinéma
Ah là là

YIN
Attention au loup-garou

YANG
Il te trouvera partout

YIN ET YANG
Ça et là le cosmos
À mort
Thanatos

YANG
Qui va là ?

Que vois-je là ?

YIN
Le soleil qui se pointe en contrebas

YANG ET YIN
Voilà enfin que vient l'aube
Sa rosée de perles chaudes
Sur nous
Autour de nous
En nous, pour nous
Rien que pour nous
En nous, pour nous
Rien que pour nous
Pour nous et vous
Alléluia
Le coq chante un alléluia !

Direction artistique et mise en scène

Le Chœur de Laval a confié à Mario Borges, du Théâtre Bluff, la direction artistique et la mise en scène du spectacle. Sa proposition d'intégrer la trame musicale dans un conte d'Halloween inédit campé à Laval a séduit. « Tout, explique-t-il, allait être au service des mots : le texte occuperait l'avant-plan et la trame musicale viendrait nourrir la dramaturgie du spectacle. Le conte en serait la colonne vertébrale. » Une fois l'auteure choisie et les rôles distribués (trois narrateurs, une soprano et un baryton), l'équipe au complet a fait sienne « l'esprit du fil narratif » souhaité par le directeur artistique. Les échanges ont permis de guider la rédaction du conte, de fixer les passages de la narration au chant et d'arrêter le choix et l'ordonnancement des pièces musicales. Mise en scène et scénographie ont été peaufinées au cours d'une vingtaine d'heures de répétition.

Les projections impressionnistes d'images de Roxanne Gendron ont renforcé l'atmosphère de sorcellerie distillée par le conte, le chant et la musique, « sans distraire le spectateur, sans le faire décrocher de la trame narrative ». En somme, « les images éclairaient ce qui venait de se passer sur scène et créaient une ambiance pour ce qui allait suivre ».

Processus de création du conte

Dans un premier temps, des membres du Chœur de Laval ont récolté des histoires de peste, d'hypnose, d'hystérie et de forces maléfiques auprès d'ainés de Laval, dans l'idée d'alimenter la création d'un conte musical d'épouvante pour le spectacle *Laval frissonnant*. Ces pistes disparates ont été abandonnées au profit d'une consigne simple proposée à Amélie Pineault, étudiante à l'école de théâtre du cégep de Saint-Hyacinthe : « écrire un conte d'Halloween tout public qui se déroule à Laval ».

La jeune auteure a décidé de camper son histoire à la fin du XIX^e siècle, pendant la « peste de Chine », dernière pandémie de cette maladie originaire de Hong Kong qui a sévi sur les cinq continents. Le fil conducteur trouvé, elle a identifié trois rôles : la lune noire (Manon Lussier), le chargé d'âmes (Jean-Pierre Gauthier) et la peste (Vincent Fafard). Elle a choisi pour lieux le vieux pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul, l'église de Saint-François et les champs de maïs de l'île Jésus.

L'argument est le suivant. *Un disciple de la cure de l'hystérie par l'hypnose revient d'Asie, contaminé. Assigné au pénitencier, il est bientôt alerté par un curé qui le somme de traiter une jeune femme accusée de sorcellerie et qu'on suppose responsable de la propagation de la peste sur l'île Jésus. L'hystérie s'empare de la foule, qui allume un bûcher. L'accusée s'enfuit à travers champs pendant que s'entretuent le curé accusateur et le médecin pestiféré. L'orage purificateur éclate enfin.*

À la page suivante, le début du conte.

Conte d'Halloween : Laval frissonnant

La lune noire – la femme accusée de sorcellerie

- *Une femme seule chante au milieu des lampes à pétrole. Les ombres s'évanouissent sur la chaux, glissent lentement et l'immergent. Elle est sanglée à son lit, cuir fort qui s'enroule à ses chevilles comme une langue tenace. Cette inertie forcée est un long fleuve noir à son esprit. Mais si elle ne peut plus divaguer – sortir de son lit pour couler ailleurs – elle peut toujours s'indigner.*

Le chargé d'âmes – le curé

- *Un homme seul prie au milieu des cierges. Les arbres cognent contre les vitraux dans une danse obscène. Les feuilles s'agitent et se collent à la bourbe d'un ruisseau, veine noire et froide se divisant dans les rigoles de l'église. C'est une nuit mauvaise qui pèse sur son front, le nargue de sa frénésie. Il pense à toutes ces racines moqueuses qui l'entourent, conspirent, l'aspirent et l'avalent. Demain, un oiseau, comme un augure, se posera chez lui.*

La peste – le médecin porteur du bacille de la peste bubonique

- *1894. Un médecin de la trempe des aliénistes revient à l'Île Jésus après un long périple en Asie. Quelques années plus tôt, étudiant en médecine à l'École de la Salpêtrière de Paris, il avait suivi les cours du professeur Charcot, réputé spécialiste de la cure de l'hystérie par l'hypnose, une méthode qui attirait de nombreux observateurs curieux de voir des patientes cataleptiques aux yeux révulsés se contorsionner inexplicablement avant d'immobiliser leur corps décharné dans un arc de cercle parfait.*

Fraichement diplômé, le jeune psychiatre avait tenté d'ouvrir une clinique à Hong Kong, mais il avait échoué à se construire une réputation enviable.

Il rentre donc au pays, confiant de parvenir à expérimenter la méthode Charcot avec plus de succès sur des détenus du pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul où il a été assigné. À peine débarqué du bateau au matin du 30 octobre, il se présente à la prison, où l'attend une missive urgente. Le curé de la paroisse de Saint-François le prie de l'aider à exorciser une jeune femme du village accusée de sorcellerie et dont l'internement serait imminent.

Au cours de mon entrevue téléphonique, Amélie Pineault me dit qu'elle est poète et qu'un premier recueil, *Louves*, paraîtra l'an prochain chez un éditeur agréé (elle a deux propositions de publication). Elle me permet de lire son manuscrit et d'en publier un extrait dans ENTREVOUS.

Dans l'encadré ci-dessous, le poème choisi par les codirectrices littéraires de la revue.

Sopor et le chant des filles bleues

POÈME D'AMÉLIE PINEAULT

J'ai mis les maisons en laisse
pour nous laisser du temps

Posé le sel sur ta peau
Appris les prières
Préparé mes galops

Sur la pierre friable
Dans le limon de la terre
Je trace un nouveau territoire en chantant :

Les filles aux lèvres bleues
marchent toujours pieds nus
Portent des colliers de nuit
s'étreignent boivent les rayons
Des prismes nacrés les recouvrent
Des contours de fêtes aux parfums de melons

Tu me campes sur ton dos
J'étreins toutes les distances
Ma ligne d'horizon est une caresse à franchir



Cinéma Beaubien, Montréal

2018.11.26

Ont vu le film pour ENTREVOUS : Danièle Panneton et Danielle Shelton

YVES BOISVERT : VRAI ET FAUX

À tous ceux qui ne me lisent pas, un film québécois du réalisateur Yan Giroux, s'inspire librement de la vie d'Yves Boisvert, poète anticonformiste en quête de liberté sans compromis. Si les faits mêlent le vrai et le faux, les poèmes récités sont authentiques.

Dans le supplément de ce numéro – page 61 et suivantes – Danièle Panneton signe un billet personnel tendre et lucide, dans lequel elle questionne la création littéraire.

« *En quoi une manière de vivre influence ou, plutôt, permet une manière d'écrire, de faire naître un monde à travers les mots ?* »

« *Et en quoi un processus d'écriture teinte une façon d'être au monde ?* »

« *La création pure et dure se fait-elle au prix de la solitude, de la précarité, du manque, de la demande à la fois orgueilleuse et humiliante de soutien financier essentiel pour apparaître dans un cercle culturel à la fois rejeté et désiré ?* »

Station Vu / Cinéma de quartier, Montréal
2019.01.25

Ont vu le film pour ENTREVOUS : Danielle Shelton et Diane Landry

SINAN : RÊVE ET RÉALITÉ

Le Poirier Sauvage, film introspectif du réalisateur turc Nuri Bilge Ceylan, est à voir pour sa vision de la littérature, particulièrement mémorable dans la joute verbale entre Sinan, jeune diplômé de retour dans son village natal d'Anatolie qui cherche à publier un premier roman, et un auteur établi dans une librairie locale, figure d'autorité qui lui dit :

*« Un bon écrivain ne geint pas.
Il s'assied et il écrit. Coûte que coûte. »*

Accessoirement, le débat sur les subventions en littérature suscite un questionnement qui interpelle tout milieu culturel : lorsqu'il demande une aide financière pour publier son roman-essai très personnel sur les charmes de la région, dont d'étonnants poiriers sauvages, Sinan ne parvient à convaincre ni le maire ni un industriel soi-disant amoureux de la littérature, au motif que son projet ne célèbre pas suffisamment les attraits touristiques de la ville, site de la bataille de Gallipoli et de l'antique cité de Troie. Déçu, l'aspirant écrivain publie à ses frais et ne trouve qu'un lecteur : son père, instituteur ruiné devenu berger, qu'il croyait indifférent. C'est en définitive cet homme rêveur qui réinsuffle la vie à son fils.

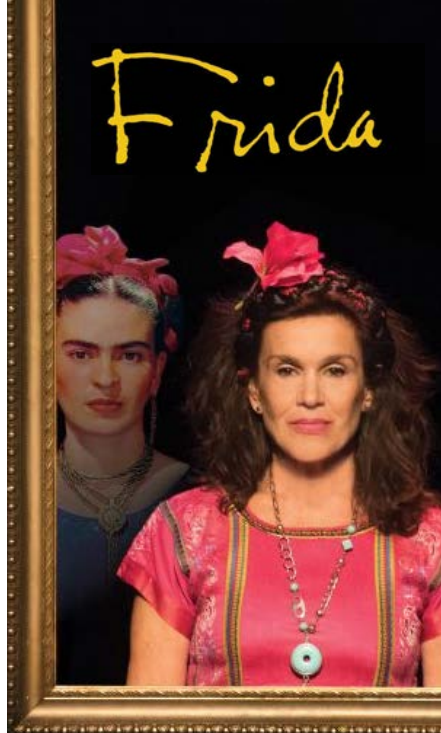
*« Aucun rêve n'est simple à réaliser.
Si tu aimes ce que tu fais, tu survis n'importe où. »*

Théâtre des Muses
Maison des arts de Laval
2018.10.12

QUAND SOPHIE RENCONTRE FRIDA

En 2000, Robert Lepage avait mis en scène la pièce de **SOPHIE FAUCHER**, *Apasionada ou La Casa Azul*, une incursion dans la vie de l'artiste mexicaine Frida Kahlo, épouse du muraliste Diego Rivera.

Quinze ans plus tard, la comédienne a puisé dans les lettres et les journaux intimes de sa muse pour créer le spectacle *Frida Kahlo Correspondance*. Depuis, la production a évolué et c'est une nouvelle mouture qu'elle a présentée à Laval, un arrêt dans une tournée provinciale.



Détail de l'affiche du spectacle

PROCESSUS DE CRÉATION

Seule sur scène avec les mariachis Figueroa, Sophie Faucher incarne, dans une atmosphère intimiste qui alterne avec la *fiesta*, Frida Kahlo peintre, blessée dans son corps, militante et amoureuse. Le dosage touchant d'échanges privés, de musique folklorique et d'images virtuelles d'une œuvre artistique aussi émouvante qu'unique dévoile des pans méconnus de la vie de cette *passionaria* qui avait modifié la date de sa naissance pour pouvoir dire qu'elle était née avec la Révolution.

Dans une vidéo YouTube, Sophie Faucher confie en quoi l'artiste mexicaine demeure pour elle une grande source d'inspiration : « Ce qu'on sait peut-être moins, c'est que Frida ne s'est pas contentée de peindre. Elle a aussi écrit, et ses écrits sont des nouvelles peintures d'elle-même. Tantôt, sa plume se fait légère, pleine d'humour. Tantôt, ses mots sont violents, forts. Elle se réinvente, elle les transforme, elle s'affirme, elle les colore. C'est donc à partir de son journal intime, de ses lettres, de la musique qu'elle aimait tant, que m'est venue l'idée de raconter sa vie. »

Sophie dit que Frida « s'est écrite comme elle s'est peinte ». Et Frida a dit d'elle-même : « Je n'ai jamais peint de rêves, j'ai peint ma réalité. »

FRIDA KAHLO (1907 – 1954), ICÔNE DU XX^E SIÈCLE

Destin à la fois exaltant et cruel : une femme accidentée qui a surtout peint des autoportraits demeure le modèle inépuisable de créateurs de toutes les disciplines artistiques, incluant la littérature.

Extraits d'un recueil de ses correspondances ¹ –
lettre à Carlos Pellicer², novembre 1947 :

« Pardonne la pauvreté de mes mots, je sais que tu sentiras que je te parle avec ma vérité, qui t'a toujours appartenu, et c'est ce qui compte. »

Peut-on inventer des verbes ? Je veux t'en dire un :

Je te "cièle", ainsi mes ailes s'étendent, énormes, pour t'aimer sans mesure. »

¹ *Frida Kahlo par Frida Kahlo*, écrits rassemblés par Raquel Tibol, traduction de Christina Vasserot, parution Christian Bourgeois, 2007.

² Carlos Pellicer [1897-1977], poète mexicain moderniste, actif dans la promotion de la littérature et de l'art mexicains, ami de Frida Kahlo.

FRIDA KAHLO

Dans l'esprit de l'appel à contributions sur le thème des chaussures (page 16 : Laboratoire Troc-paroles), voici la prothèse que portait Frida Kahlo après son amputation de la jambe droite, un an avant sa mort. Elle la chaussait d'une botte rouge décorée de grelots et de broderie chinoise à motif de dragons. Ce touchant souvenir est exposé, avec ses corsets de cuir, dans sa Casa

Azul aujourd'hui musée, en banlieue de Mexico.



Comme pour exorciser sa peur de l'amputation, Frida avait dessiné dans son journal intime sa jambe de chair qui devait être coupée au-dessous du genou.

Traduction de sa note sous le croquis :

« Des pieds, pourquoi est-ce que j'en voudrais si j'ai des ailes pour voler ? »



Salle André-Mathieu
2018.11.01

LA TRANSCRÉATION DE
CANDIDE OU L'OPTIMISME
SIGNÉE PIERRE YVES LEMIEUX

GENÈSE DE LA PIÈCE

Lorraine Pintal, la directrice du Théâtre du Nouveau-Monde, voulait présenter une création inspirée des écrits de Voltaire.

Elle a proposé son projet à Pierre Yves Lemieux, un dramaturge expérimenté dans l'adaptation de classiques de la littérature, puis à quelques metteurs en scène, dont Alice Ronfard, entendu que le rôle-titre serait interprété par Emmanuel Schwartz (ci-dessus), autour duquel se construirait la distribution des quatre autres rôles.



PHOTO YVES RENAUD / TNM

VOLTAIRE

Voltaire, explique Pierre Yves Lemieux, a publié *Candide* en 1759, après avoir été chassé de la cour prussienne sans espoir de retour. N'ayant plus à plaire à une élite et étant un homme d'affaires avisé, il profite de cette liberté pour se rapprocher du peuple et écrire des œuvres populaires qui feront rire et réfléchir. « Je vais devenir roi chez moi », ironise-t-il. Ainsi, « à plus de 60 ans, c'est une véritable renaissance » pour l'écrivain philosophe qui, « à partir de ce moment, produit ses meilleures œuvres ».

PROCESSUS DE TRANSCRÉATION : UNE PIÈCE DANS UNE PIÈCE

Pierre Yves Lemieux ne s'est pas contenté d'adapter le conte. Il a fait œuvre de création en reconstituant une pratique de Voltaire pour tester l'efficacité de ses manuscrits. Ainsi, a-t-il eu l'idée de mettre en scène l'auteur de *Candide* faisant jouer les personnages de son conte par des invités et des membres de sa famille réunis dans son château de Ferney. Le conte se déployant sur plusieurs années, des récitatifs entre les scènes jouées font avancer rapidement l'intrigue.

Dans ses choix dramaturgiques, l'auteur québécois a considéré important de conserver l'essence philosophique et l'ironie du texte original, tout en le vulgarisant de la façon la plus simple et ludique possible, sans évacuer « les grands messages de Voltaire encore d'actualité, soit le traitement fait aux femmes, l'immigration, la guerre, l'esclavage, les religions », tout en ayant soin de ne pas choquer,

car « un public heurté n'écoute plus ». Encore que Voltaire lui-même, ajoute-t-il, se soit « autorisé, à la réédition de *Candide*, à égratigner davantage Paris ».

Lemieux aussi s'est accordé un espace de liberté en intégrant dans sa pièce des mots provenant d'écrits antérieurs de Voltaire, par exemple cette réplique du conte *Zadig ou la Destinée*, paru en 1747 : « Regardez, les étoiles se couchent dans la mer. » Plausible, explique-t-il, tout autant que cette remarque d'un de ses personnages qui donne son avis sur le texte : « Tout ce qu'on coupe, vous l'écrirez plus tard. » Le dramaturge estime qu'environ le tiers du texte de sa pièce ne se retrouve pas dans le conte original de Voltaire. « De nos jours, dit-il, une adaptation fidèle d'un classique, cela n'existe plus. »

AJUSTEMENTS EN COURS DE PRODUCTION

La pièce de Pierre Yves Lemieux sera publiée dans la version originale, quelque peu différente de ce que le TNM a mis en scène. En cours de production, l'auteur a accepté de procéder à des ajustements. *Candide* a été écrit alors que Voltaire était âgé de 64 ans, mais le comédien choisi pour l'incarner paraît être dans la jeune quarantaine, ce qui autorisait l'ajout d'une scène d'amour (explicite dans la gestuelle plus que dans le langage). La fin a été dramatisée à la demande de la metteuse en scène Alice Ronfard qui souhaitait voir le Voltaire de la pièce exprimer dans les dernières scènes la souffrance de l'écrivain.

SCÉNOGRAPHIE

On a été impressionné par l'immense lustre de cristal qui monte et descend dans un jeu d'éclairages expressionnistes, en parvenant à lui seul à situer les spectateurs dans le château de Voltaire. On a aimé les images vidéos en fond de scène, pour leur discrète efficacité. Mobilier et costumes hybrides ont moins convaincu. Précisons que l'auteur a écrit sa pièce en sachant qu'elle ferait l'objet d'une tournée.

UNE QUESTION HORS SUJET À PIERRE YVES LEMIEUX

Que pensez-vous de la censure des spectacles *Släv*¹ et *Kanata*² ?

« On ne m'avait pas encore posé la question. J'ai envie d'y répondre en imaginant ce qu'aurait fait Voltaire. Il aurait analysé et posé des questions. Par exemple : d'où vient le terme "appropriation culturelle" ? Il aurait cherché du côté des universitaires. Il se serait aussi demandé à qui a profité la censure et qui a-t-elle desservi ? Et à quoi sert une œuvre qui cherche le consensus pour ne pas faire de vagues ? »

¹ *Släv*, conception de Betty Bonifassi, mise en scène de Robert Lepage.

² *Kanata*, conception d'Ariane Mnouchkine et Robert Lepage.

DÉBUT ET FIN DU CONTE PHILOSOPHIQUE PARU EN 1759, LUS
DANS LA PIÈCE DE PIERRE YVES LEMIEUX PAR MADAME DENIS, LA
NIÈCE DE VOLTAIRE (INTERPRÉTÉE PAR VALÉRIE BLAIS)

« Il y avait en Vestphalie, dans le château de M. le baron de Thunder-
ten-tronckh, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les
plus douces. Sa physionomie annonçait son âme. Il avait le jugement
assez droit, avec l'esprit le plus simple; c'est, je crois, pour cette raison
qu'on le nommait Candide. [...] »

« [...] Pangloss disait quelquefois à Candide : “Tous les événements
sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles; car enfin, si
vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de
pied dans le derrière pour l'amour de Mlle Cunégonde, si vous n'aviez
pas été mis à l'Inquisition, si vous n'aviez pas donné un bon coup
d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon
pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des
pistaches.” “Cela est bien vrai, répondit Candide, mais il faut cultiver
notre jardin.” »

DEUX RECOMMANDATIONS DE LECTURE VOLTAIRIENNE
DE PIERRE YVES LEMIEUX

Un texte de Voltaire publié en 1766, *Le philosophe ignorant*.

Extrait : « [...] je ne laisse pas de désirer d'être instruit, et ma curiosité
trompée est toujours insatiable. »

L'essai d'Alain Sager, de la Société Voltaire, *Apprendre à philosopher
avec Voltaire*, Paris, éditions Ellipses, 2012.

Extrait : « *La vie et l'œuvre voltairiennes peuvent être lues comme un
moment de la réflexion sur l'identité personnelle.* »

PRESQUE

nanonouvelle du spectateur ROBERT PETIT³

Je remarque Voltaire dans le métro à la station Sauvé, je me décide
à le saluer à la station Laurier avant de descendre à Mont-Royal,
malheur ! le voilà qui descend à Rosemont.

³ La nanonouvelle, la forme brève de la micronouvelle, est souvent rédigée – comme
ici – en une seule phrase écrite au présent.

Robert Petit, un membre de la Société littéraire, accompagnait à la représentation
de la pièce à Laval les reporters Danielle Shelton et Marcelle Bisailon. Le Voltaire de
sa nanonouvelle – un fait vécu – est le comédien Emmanuel Schwartz, l'interprète
du philosophe du Siècle des Lumières.

QU'ONT EN COMMUN LA CRÉATION THÉÂTRALE DE PIERRE YVES LEMIEUX INSPIRÉE DU « CANDIDE » DE VOLTAIRE, LA PIÈCE « HÔTEL CHRYSANTHÈME » DE MARYSE PELLETIER⁴ ET L'OPÉRETTE « LE CHANTEUR DE MEXICO » DE FRANCIS LOPEZ⁵ ?

Les trois productions utilisent le procédé du théâtre dans le théâtre.

Pierre Yves Lemieux nous transporte chez Voltaire pour une mise en lecture théâtralisée d'un manuscrit. Un comédien endosse le rôle de l'auteur, les autres tantôt jouent des personnages du conte *Candide ou l'optimisme*, tantôt incarnent un membre de la famille ou un invité de Voltaire.

Maryse Pelletier a créé un couple soixantenaire en salle de répétition pour la pièce intimiste *Hôtel Chrysanthème*. Avec eux, la dramaturge – de leur âge – qui n'a pas encore écrit la dernière scène et le jeune metteur en scène. Les dialogues entre l'homme et la femme qui se retrouvent dans une chambre vingt ans après une aventure amoureuse sont entrecoupés de discussions et d'altercations avec le metteur en scène et la dramaturge.

Dans *Le Chanteur de Mexico*, un villageois monté à Paris passe une audition et remporte le concours radiophonique du Moulin de la Galette (lieu mythique immortalisé par le peintre impressionniste Renoir). Un imprésario l'engage pour remplacer dans une opérette la vedette mexicaine dont il est le sosie. La troupe part au Mexique où elle obtient un triomphe. La supercherie est découverte et pardonnée. Les couples d'amoureux se forment et font la fête.

Ce théâtre dans du théâtre n'avait rien de nouveau pour les créateurs d'opérettes. Le procédé avait même déjà été utilisé par Francis Lopez et ses librettistes dans *La Belle de Cadix*.

⁴ Une mise en lecture signée Anne Millaire de la pièce *Hôtel Chrysanthème* de Maryse Pelletier a eu lieu au Théâtre des Muses de la Maison des arts de Laval, le 6 décembre 2018, dans une production des Laboratoires du Griffon.

⁵ Cinq représentations de l'opérette *Le Chanteur de Mexico* ont eu lieu en novembre 2018 au Théâtre des Muses de la Maison des arts de Laval, dans une production de l'Opéra bouffe du Québec, un organisme lavallois. À la direction musicale et artistique : Simon Fournier. À la mise en scène : Isabeau Proulx-Lemire.

Le livret de l'opérette est de Félix Gandera et Raymond Vincy, les chansons de Raymond Vincy et Henri Wernert. La création a eu lieu au théâtre du Châtelet à Paris le 15 décembre 1951. La chanson titre, *Mexico*, demeure l'une des plus connues du répertoire de Luis Mariano et de la chanson française : « *On oublie tout/ Sous le beau ciel de Mexico/ On devient fou/ Au son des rythmes tropicaux* ». Et il y a aussi « *Rossignol de mes amours/ Dès que minuit sonnera/ Quand la Lune brillera/ Vient chanter sous ma fenêtre* ». (Parions que vous avez chantonné!) En 1956, *Le Chanteur de Mexico* a été adapté au cinéma en 1956, avec en vedette – il va sans dire – Luis Mariano.

Salle André-Mathieu
2018.10.12

INVESTIR L'IMAGINAIRE DE SOL

C'est ce qu'a réalisé le jeune collectif de théâtre ExLibris¹, sous la direction de **NICOLAS GENDRON**.

PROCESSUS DE CRÉATION

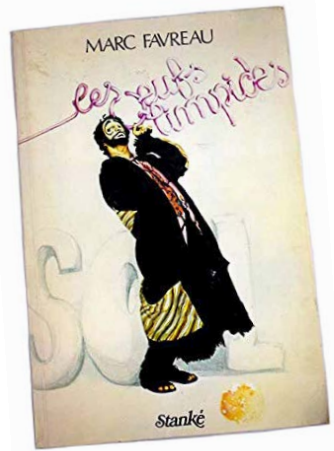
L'idée de la pièce *L'enfance de l'art : doigts d'auteur de Marc Favreau* est née en 2015, l'année du 10^e anniversaire du décès de l'*esstradinaire* et *vermouilleux* créateur de Sol, célèbre vagabond philosophe au langage parsemé de calembours. Une idée renforcée en 2016 par le passage au Québec de Marie Thomas, une comédienne française qui tournait depuis deux ans, en Europe, avec un spectacle conçu à partir de l'œuvre de Marc Favreau : *Comment va le monde ?*

Si Marie Thomas reprend les textes originaux tels quels, le collectif ExLibris a opté pour une distanciation plus marquée du personnage de Sol, tout en s'autorisant des actualisations de certains monologues (par exemple : des clins d'œil au voyage de Justin Trudeau en Inde et à la mode des égoportraits), des adaptations en chansons, des amalgames d'extraits de plusieurs monologues et des liens originaux entre les tableaux.

Au départ, l'adaptateur avait imaginé une forme de cabaret, avec chaque soir de nouveaux invités lisant leur monologue préféré du poète. De cette cogitation initiale, il a retenu et intégré au spectacle deux témoignages d'amis de Favreau qui restituent la candeur de Sol : un enregistrement sonore de Clémence Desrochers et une vidéo de Marcel Sabourin.

La proposition théâtrale finale a pris forme à la suite d'une résidence dans une Maison de la culture, de rencontres avec des élèves de l'école primaire Marc-Favreau et de lectures publiques à la bibliothèque éponyme. Ces démarches créatrices ont permis au collectif ExLibris de tester leurs textes, tout en confirmant la pertinence de présenter la pièce à un jeune public.

Une scénographie créative et les objets mobiles d'un décor au service des comédiens jouent dans cette œuvre un rôle *essentiel*.



Ancienne édition d'un recueil de textes de Marc Favreau, paru chez Stanké en 1979. Chez ce même éditeur, en 1997, la compilation *Presque tout Sol*.

¹ Il s'agit de leur seconde production, après l'adaptation d'un roman de Sophie Bienvenu, *Au pire, on se mariera*.

À la recherche de la manière dont Sol percevait la littérature, Danielle Shelton a relu *Presque tout Sol*, l'anthologie augmentée parue chez Stanké. Première découverte, la dédicace qui a inspiré à ExLibris le titre de leur pièce : « *Si tous les poètes voulaient se donner la main, ils toucheraient enfin des doigts d'auteur!* » Puis, deux strophes du monologue *L'odieux visuel* (p. 149 et s.) : « *Dans ce monde-là y a de tout : [...] // On voit des scripoteurs de rétrovision/ des scripoteurs téléromandités/ qui nous épuisodent/ avec des histoires d'internes minables.../ des histoires à dormir assis!// On voit des écrivaneux/ qui se laissent aller, qui se libraient,/ qui goncourent à gauche à droite/ à n'importe quel prix/ et qui rampent le lendemain,/ qui rampent de lancement en lancement...* »

En élargissant sa recherche à la langue et à l'instruction, elle a trouvé *La colle* (p. 62 et s.) : « *la colle ça compte/ si tu vas pas à la colle/ tu sauras jamais tes lettres [...]* » Favreau enchaîne avec « *nos anciens êtres* » qui « *allaient seulement à l'agricole* », ce qui « *a donné un petit peuplier [...]* sans hixtoire/ *qui arrivait tout juste à tartiner son pain/ avec du labeur* », pour conclure qu'aujourd'hui, pour « *avoir de l'impotence* » et « *aller en vacances [...]* sur les plages du lexique », il faut aller à « *la grande colle* » où « *le verbe se fait/ de pluss en pluss cher* ». Elle s'est ensuite arrêtée à *La complainte au garnement* [gouvernement], qui porte cette annotation manuscrite : « 1973 *En protestation contre le projet de loi 22* [sur la politique linguistique du Québec] ». Début du monologue (p. 136) : « *Si au moins j'avais des lettres!// C'est important une lettre.../ la lettre c'est le commencement de tous les mots/ et moi justement/ c'est les mots qui me donnent du mal.* » Et plus loin, où Sol réfléchit à la « *francacophonie* » : « *C'est pas passequ'on dialecte ensemble/ qu'on se compréhensionne/ ouille non!* ». À lire aussi : *L'appel de la carrière* (p. 352), *La recyclette* (p. 413) et, en fin de compte, tout Sol!

À la manière de Sol, ces quelques calembours :

- | | |
|---|------------------------------|
| « À l'écrivain en panne, et qui se tient la tête,
je conseille l' <i>inspire</i> . » | Patrick Coppens ² |
| « Les artistes, quand ils ont faim, ils grignotent
leur territoire à <i>poémétrie friable</i> . » ³ | Danielle Shelton |
| « Tous les matins, je me lève de bonheur. » | Jacques Prévert |
| « Entre deux mots, il faut choisir le moindre. » | Paul Valéry |

² Dans *Carnets secrets d'Agathe Brisebois*, éditions Adage, 2006, p. 61

³ Calembour inspiré d'un article sur le « territoire à géométrie variable ».

Les *Mécaniques nocturnes* d'Anne Plamondon et la *Rose of Jericho* d'Andrew Skeels

Invités à deux spectacles de danse contemporaine présentés au Théâtre des Muses de la Maison des arts de Laval, les reporters de la revue ont reçu le mandat de souligner dans leur commentaire la poésie des performances, ou de s'en inspirer dans une création littéraire.



Le 18 octobre 2018, Madeleine Lessard assistait au spectacle de la danseuse-chorégraphe Anne Plamondon : *Mécaniques nocturnes*. Ses impressions, elle les a traduites ensuite dans un poème s'inspirant des *Illuminations* de Rimbaud. Elle réinvestissait ainsi son apprentissage du pastiche, une contrainte littéraire explorée dans un atelier d'écriture. Un vers de son texte traduit à lui seul la force du spectacle : « *Il y a une musique qui ne chante pas, mais s'élève jusqu'à l'espace sidéral.* »

Voici le texte original de Rimbaud, reprise d'un procédé énumératif, le « poème-inventaire », utilisé aussi par Apollinaire, Éluard....

Arthur Rimbaud, *Illuminations*, 1873-1875 : *Enfance III*

*Au bois, il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir.
Il y a une horloge qui ne sonne pas.
Il y a une fondrière avec un nid de bêtes blanches.
Il y a une cathédrale qui descend et un lac qui monte.
Il y a une petite voiture abandonnée dans le taillis, ou qui descend
le sentier en courant, enrubannée.
Il y a une troupe de petits comédiens en costumes, aperçus
sur la route à travers la lisière du bois.
Il y a enfin, quand l'on a faim et soif, quelqu'un qui vous chasse.*

Le 23 novembre 2018, **Danielle Shelton** et **Martine Chomienne** découvraient *Rose of Jericho*, une chorégraphie d'Andrew Skeels sur une musique de l'Iranienne Sussan Deyim et du New-yorkais Richard Horowitz.

Le programme annonçait une « gestuelle, comme une calligraphie », la « richesse des silences », un « hymne à la diversité », le symbole de la rose de Jéricho – une plante des déserts du Moyen-Orient, réputée immortelle – utilisé comme la « métaphore d'une pollinisation transculturelle entre persévérance et renaissance ».

Après la représentation, l'échange avec le public a levé le voile sur le processus de création de ce ballet contemporain alliant beauté et force évocatrice.

Le chorégraphe travaille avec des caméras vidéos. Il enregistre toutes les répétitions expérimentales au cours desquelles il donne ses instructions aux danseurs, tout en autorisant l'improvisation. Il visionne ensuite chacun des tableaux pour faire des choix et des ajustements qui répondent à sa vision et optimisent les performances individuelles et d'ensemble.

Le décor a intrigué. Le public entre en salle pendant que les sept danseurs, déjà sur scène, déplacent à pas lents des tissus amoncelés. Andrew Skeels explique qu'il s'agit de couvertures récupérées dans des camps de réfugiés et achetées dans un surplus de l'armée de Montréal. Il a créé ainsi une représentation chargée de sens des flux migratoires dans les pays les plus déshérités. Au départ, il voyait du sable et il a tenté l'expérience à la Place des arts, avec un résultat « catastrophique ». Son alternative s'avère un enrichissement sur le plan de la symbolique, sans rien perdre de l'impressionnisme désiré. Cette ambiance est renforcée par la toile peinte de motifs craquelés évoquant la sécheresse du sol, sur laquelle *glissent* les danseurs dont les vêtements paraissent imprégnés de sable. Tout cela sert l'enchaînement des gestes souples et convie à une lecture poétique.



PHOTO MARTINE CHOMIENNE
FILTRE NUMÉRIQUE DANIELLE SHELTON

Le Lavallois **Alexandre Carlos¹** a rejoint la troupe d'Andrew Skeels en mars dernier, alors que la première avait eu lieu en octobre 2017. En remplaçant un danseur, il se présentait avec une spécificité acquise avec la troupe Cas public², que le chorégraphe de *Rose of Jericho* allait exploiter en ajoutant un tableau en mouvements rapides.

¹ En 2009 et 2010, Alexandre Carlos a été boursier avec mention de la Fondation de soutien aux arts de Laval.

² Cas public, la compagnie d'Hélène Blackburn, présentera le 3 avril 2019 à la Maison des arts de Laval la production 9, en référence à la 9^e Symphonie, le lien étant la surdité de Beethoven et celle du danseur vedette Cai Glover. Cette autre célébration de la résilience humaine est un indicateur de la fécondation de ce thème dans toutes les disciplines artistiques.

- La revue d'arts littéraires ENTREVOUS offre le feuilletage partiel ou caviardé des numéros parus sur son site Web. Pour les numéros complets en version papier (numéros 01 à 05) ou PDF (tous les numéros), contactez la Société littéraire de Laval : sl@entrevous.ca / 514 336-2938.

QUIZ DE LA PAGE 33

- Le seul instrument qui n'est pas utilisé en Nouvelle-France pour jouer de la musique est le hochet amérindien, sorte de maracas à caractère spirituel, voire magique ou médicinal.
Bien sûr, les Amérindiens avaient des tambours, mais les régiments français et anglais aussi, quoique de facture très différente.

APPELS À CONTRIBUTIONS

- La revue ENTREVOUS lance régulièrement des appels à contributions. Certains ont une date butoir, d'autres sont ouverts en tout temps. Pour plus d'information, allez à entrevous.ca, onglet REVUE ENTREVOUS, « appels à contributions » dans le menu déroulant.

Il est à noter que l'appel à contributions demeuré ouvert en page 16 lance un défi spécifique : proposer un bref texte en prose s'inspirant de l'œuvre ci-dessous créée par l'artiste Suzanne St-Hilaire.



● SUITE DE LA PAGE 56

Malgré tout, aimez-moi
Billet de DANIELLE PANNETON



Un matin de novembre, accompagnée de Danielle Shelton, je suis allée voir le film *À tous ceux qui ne me lisent pas* du réalisateur Yan Giroux, coscénarisé par Guillaume Corbeil : un portrait du regretté poète québécois Yves Boisvert, magnifiquement incarné par le comédien Martin Dubreuil.

Ce n'est pas un documentaire ni un biopic, mais bien une œuvre de fiction construite à partir d'une évocation à la fois réaliste et poétique, en images, en mots et en musiques, d'une partie de sa vie et de son écriture. Nous avons beaucoup aimé !

J'ai eu envie d'écrire... mais quoi ?

Ni une critique cinématographique, ni le recensement d'une œuvre littéraire, ni une étude universitaire. Mais un billet personnel inspiré par le film et l'univers provocateur et foisonnant de ce poète d'une immense culture, trop peu connu et reconnu malgré des dizaines d'ouvrages publiés.

Un billet qui m'interroge. En quoi une manière de vivre influence ou, plutôt, permet une manière d'écrire, de faire naître un monde à travers les mots ? Et en quoi un processus d'écriture teinte une façon d'être au monde ?

Est-ce que j'ai connu Yves Boisvert ? Un peu. Nous suivions les mêmes cours de littérature à l'Université du Québec à Trois-Rivières au tout début des années 1970, en compagnie de Gaston Bellemare, son ami éditeur des Écrits des Forges, ou encore du poète Bernard Pozier qui deviendra directeur littéraire de cette même maison d'édition qui publiera souvent Boisvert. Des camarades d'université, donc, où nous faisions notre « licence en lettres », comme on disait à l'époque.

Je ne me tenais pas au petit bar trifluvien Le Zénob, antre de poètes et de musiciens échevelés qui s'emparaient du micro avec un plaisir fougueux.

Je savais que Boisvert y était souvent, clamant son verbe avec flamme, talent et ironie. Baveux. Et alcoolisé. Sans compromis, du moins dans la mesure du possible.

J'étais trop sage pour me frotter à cette faune débridée. Je préférais siroter un café au « Blue bird », sur la rue des Forges, avec ma gang de théâtre. Valait mieux être sobre avant de monter sur scène, avoir la mémoire vive et la jambe alerte. Question de choix et de milieu.

Si j'ai peu connu Yves Boisvert, je l'ai lu par bribes, fascinée et dérangée par sa vision du monde intransigeante. Son cri rauque de liberté. Sa soif d'absolu. Son besoin irrépessible d'être dans la marge, pour se protéger de toute contamination bourgeoise et bien-pensante, de tout chant des sirènes déguisées en veau d'or. Pauvre, mais libre. Adolescent révolté, égocentrique invivable, mal engueulé, crachant son mépris sur les « cultureux ». Mais aussi assez brillant, drôle, tendre et généreux pour se faire pardonner beaucoup. Et entièrement, passionnément voué à sa création.

Peut-on créer dans le confort et l'indifférence, dans le prévisible et le convenu ? Pas Boisvert.

Est-ce parce qu'on a la nécessité vitale de clamer sa liberté, son intégrité, sa singularité qu'on découvre l'infinie beauté des fonds de ruelles, des cours à *scrap*, des ciels d'orage, des eaux glacées ou des arbres incandescents, de

l'asphalte magané et des escaliers de secours, des sous-sols et des garages troués de froid, squattés à quelques amis qui, un jour ou l'autre, cessent d'être « compréhensifs » ?

Ou encore, petit gars démuni et excessif, séducteur et manipulateur, peut-on dormir dans les bras d'une femme qui vous aime malgré tout, comme sa compagne et complice artistique de plus de vingt ans de vie, Dyane Gagnon, et pouvoir ainsi créer la figure inoubliable d'une héroïne adolescente et rebelle, Mélanie St-Laurent ?

La création pure et dure se fait-elle au prix de la solitude, de la précarité, du manque, de la demande à la fois orgueilleuse et humiliante de soutien financier essentiel pour apparaître dans un cercle culturel à la fois rejeté et désiré ?

Le poète Yves Boisvert répond OUI. Il ne peut faire autrement, obnubilé, ou plutôt frère d'âme de l'image romantique d'un Rimbaud génial ou d'un Claude Gauvreau aux portes exploréennes de la folie. Pour lui, créer, écrire avec son sang et sa vie ne peut se faire entre les murs propres et rassurants de la routine et du confort, pas plus qu'entre ceux de la reconnaissance publique et bien établie entre deux petits fours et quatre flûtes de champagne – dont pourtant il aime bien se nourrir à l'occasion.

Et puis, il a quand même enseigné pendant des années et fait des recherches universitaires sur les contes et légendes de la Mauricie, tout en publiant des dizaines de recueils et d'ouvrages, dont quelques-uns traduits dans plusieurs langues. Yves Boisvert, l'homme et le poète, à la fois capable de vivre de sa plume mais délinquant impénitent. Se détruisant à mesure qu'il bâtissait une œuvre.

Il faut le voir, sur YouTube, amaigri par la maladie, à quelques mois de sa mort prématurée en 2012 – à soixante-deux ans – la voix fragile au micro du Zénob mais toujours vibrant des mots à dire, à donner à un petit public fervent.

Sourire en coin dans son visage émacié, il annonce, à la fin de la lecture de son poème, qu'il part se reposer au soleil, pareil à tous les « snow birds » de

la classe moyenne québécoise. Comme si ce poète fatigué mais lucide, qui n'en est pas à une contradiction près, jouait un dernier tour « À tous ceux qui ne le lisent pas ».

Écoutons-le nous murmurer, pudique¹ :

*Je viens à vous, aimez-moi
avant la fin du monde
si le monde se meurt
je pars avec lui.*

*Aimez-moi, j'arrive à vous
afin de n'être pas étranger [...]
Je vous aime
comme on n'aime plus.*

¹ Extrait du poème « Aimez-moi », dans *Aimez-moi*, XYZ, 2007



YVES BOISVERT

Il ne fait pas toujours beau temps
j'ouvre alors ma plus grande porte
et tu envahis l'espace